ZOOM JAPON

ズーム

www.zoomjapon.info

gratuit numéro 87 - février 2019

Manga
Tsuge Yoshiharu, ce génie méconnu

ÉDITO **Enfin !**



En consacrant, il y a 5 ans, un dossier à la naissance du magazine *Garo* et à son rôle dans l'histoire du manga, nous avions déjà souligné notre admiration pour le travail de TSUGE Yoshiharu. Mais ce dernier, adepte de l'ombre, ne souhaitait pas que ses œuvres soient publiées en langues étrangères sauf à quelques rares exceptions. Il a enfin accepté d'être traduit et de mieux se faire connaître en dehors de l'Archipel. Nous ne pouvions que nous en féliciter et lui consacrer un dossier dans lequel vous pourrez découvrir son talent et sa personnalité hors norme. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, il a aussi accepté de nous accorder un entretien exclusif. Très bonne année à vous tous !

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

278 kg Tel est le poids du premier thon vendu cette année aux premières enchères du tout nouveau marché aux poissons de Toyosu qui a succédé au mythique marché de Tsukiji. Il a été adjugé au prix record de 2,7 millions d'euros. Le précédent record remontait à 2013 où pour un thon de 222 kg, le même acheteur, propriétaire d'une chaîne de restaurants, avait déboursé deux fois moins.

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Arrondissement de Shibuya, Tôkyô



© Eric Rechsteiner

Lancée en 1995, la mode des *purikura* ne se dément pas dans l'Archipel. Ces "Print clubs" développés par Altus et Sega continuent d'attirer de nombreux amateurs, en particulier les jeunes filles, qui viennent souvent accompagnées pour se faire tirer le portrait. Ces machines que l'on trouve désormais un peu partout permettent de faire figurer sur les clichés des éléments qui leur donnent une dimension ludique.

ECONOMIE **Nouveaux visas pour étrangers**

Les autorités souhaitent accueillir quelque 340 000 travailleurs étrangers au cours des 5 prochaines années. Pour favoriser leur entrée sur le territoire, elles vont mettre en place, dès le mois d'avril, deux nouveaux visas. Le premier s'adressera à des travailleurs moyennement qualifiés. Le second, accompagné de conditions nettement plus avantageuses, ciblera les étrangers hautement qualifiés.

BALEINE **Le retour de la pêche commerciale**

Le gouvernement a annoncé sa décision de quitter la Commission baleinière internationale afin de reprendre la chasse aux mammifères marins à des fins commerciales dans le courant de l'année. Il la pratiquera dans ses eaux territoriales et ses zones économiques exclusives. Un choix qui lui a valu de nombreuses critiques de la part d'organisations de protection et de pays comme l'Australie.

SALON

AIGUILLE EN FÊTE

PARIS

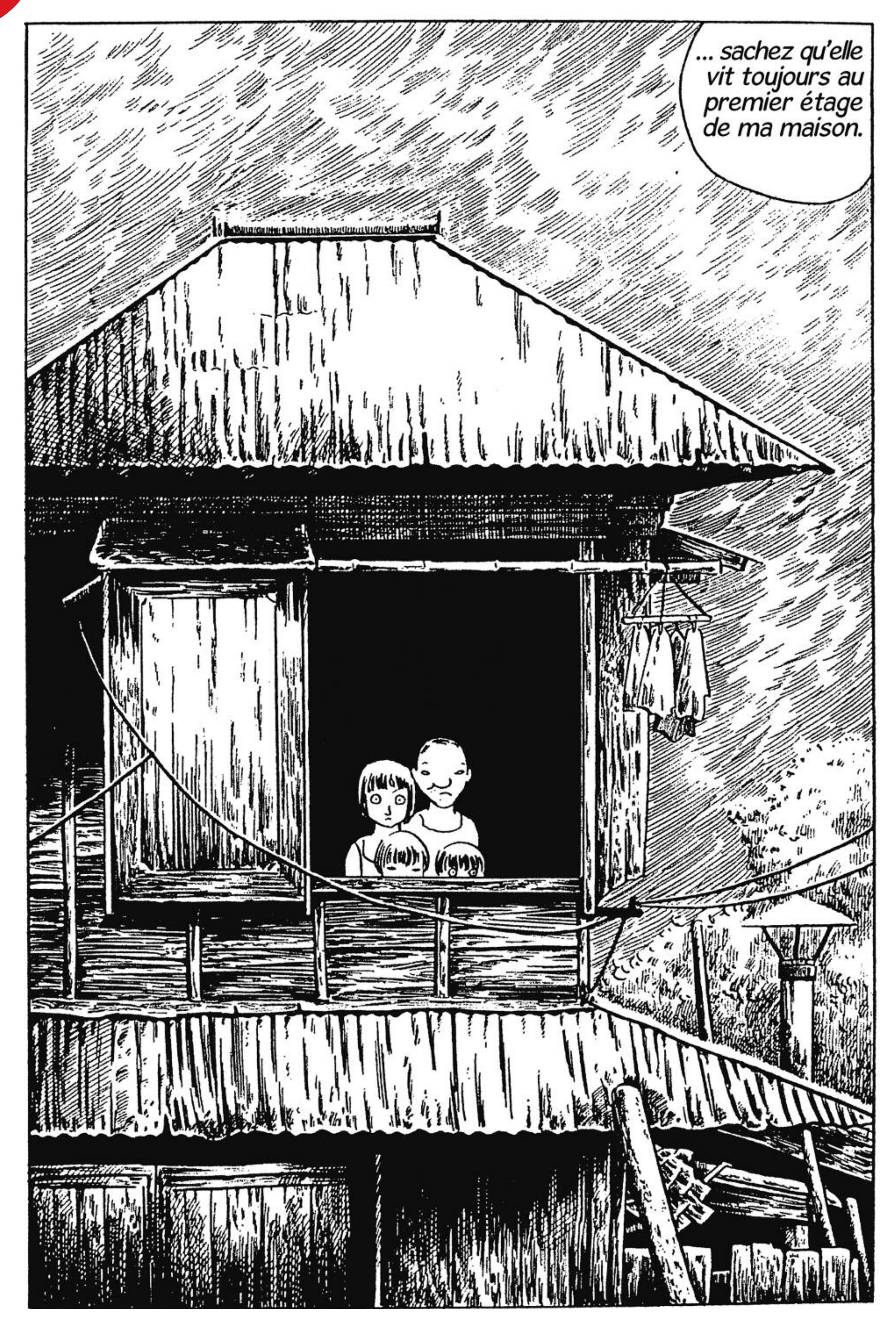
LES PASSIONNES DU FIL ET DE L' AIGUILLE

COULEURS VEGETALES

7-10 MARS 2019

PARIS EXPO PORTE DE VERSAILLES HALL 7.1

COMEXPOSIUM AIGUILLE-EN-FETE.COM #SALONAEF   



Extrait de La famille de Monsieur Lee (Ri-san ikka) paru initialement dans le n°34 de Garo (juin 1967, pp. 177-188).

Le Japon de TSUGE Yoshiharu

Pour la première fois en France, l'œuvre de ce génie du manga est intégralement traduite chez Cornélius.

Les meilleures œuvres d'art sont celles qui vous accompagnent durablement. A cet égard, l'œuvre de TSUGE Yoshiharu interpelle constamment le lecteur. Ses histoires originales, parfois impénétrables, nous mettent constamment au défi de trouver de nouvelles significations cachées. Le travail de l'artiste a d'ailleurs favorisé le développement des études sur la bande dessinée au Japon. *Mangashugi* [manga-isme], sans doute le premier magazine au monde consacré à la critique du manga, a été co-fondé par le rédacteur en chef de *Garo* (voir *Zoom Japon* n°43, septembre 2014) TAKANO Shinzô (sous le pseudonyme de GONDÔ Susumu) en 1967, deux ans seulement après les débuts de TSUGE dans le mensuel devenu mythique.

KAWAMOTO Saburô est l'un des meilleurs connaisseurs de son œuvre. Selon lui, l'un des aspects les moins évoqués est sa "japonité". *"Alors que dans les années 1960 et 1970, la société japonaise était occupée à importer toutes sortes d'habitudes occidentales, il a choisi de s'intéresser aux coutumes autochtones rapidement oubliées, donnant un nouvel éclairage sur la culture traditionnelle tout en évitant la nostalgie"*, estime-t-il. On en trouve un exemple typique dans *Les Fleurs rouges (Akai hana)* qui donne son titre au premier volume de son anthologie publiée en France par Cornélius. Dans cette histoire parue en octobre 1967, l'héroïne vêtue d'un kimono d'été a un comportement épargné par la vie moderne. Apparemment insensible à la vie contemporaine (représentée par le touriste de la ville à la recherche d'un bon lieu de pêche), cette adolescente campagnarde - à la fois innocente et forte - continue de vivre à un rythme lent, conformément aux us et valeurs traditionnelles, entourée d'une forêt luxuriante qui, ailleurs au Japon, a été décimée au nom du progrès et des intérêts économiques. *"TSUGE était particulièrement attiré par la nature et les endroits calmes et isolés"*, rappelle KAWAMOTO Saburô. *"C'est l'une des raisons pour lesquelles il a tant aimé Chôfu. Il a déménagé dans la banlieue ouest de Tôkyô principalement pour y commencer un nouvel emploi, mais après avoir connu la misère dans les quartiers pauvres de Tateishi et Kinshichô, Chôfu a certainement été une bouffée d'oxygène"*.

Il considère que le mangaka suit la même tradition que certains écrivains comme IBUSE Masuji et OZAKI Kazuo, car ses récits mettent en avant le même genre d'humour détaché. TSUGE a en effet admis l'influence littéraire du premier. L'auteur originaire de Hiroshima est surtout connu en Occident pour *Pluie noire (Kuroi ame,* trad. par Takeko Tamura et Colette Yugué, Gallimard), histoire liée à l'atomisation de sa ville et adaptée au cinéma par IMAMURA Shôhei, mais au Japon, il est également célèbre pour ses nombreux romans humoristiques. Une nouvelle d'IBUSE a directement influencé TSUGE. Il s'agit de *La Salamandre (Sanshôuo* parue en mai 1967 dans le n°33 de *Garo*), histoire d'une salamandre coincée par la végétation dans sa grotte qui traverse des ambiances différentes tout en réfléchissant à sa situation.



Le n°1 de Mangashugi (mars 1967) est consacré presque intégralement à TSUGE Yoshiharu.

collection Claude Leblanc

Le manga de TSUGE de la fin des années 1960 est souvent considéré comme la version graphique du roman à la première personne (sorte de littérature confessionnelle). *"L'écrivain KURUMATANI Chôkitsu a souligné qu'il existe deux types d'autobiographies dans la littérature japonaise : l'une qui traite du personnage public (jiden) et l'autre qui parle davantage de la vie intérieure d'un héros (watakushi shôsetsu)"*, rappelle KAWAMOTO Saburô. *"Les œuvres de TSUGE appartiennent à cette dernière classification. Comme le dit KURUMATANI, les romans à la première personne remettent en question la racine de l'existence de chacun - cette partie inquiétante et mystérieusement inconnue qui se cache dans le sol de la vie quotidienne."*

Grand admirateur de NAGAI Kafû, KAWAMOTO voit une sorte de lien lointain entre les écrits de l'auteur né au XIXe siècle et les mangas de TSUGE. *"NAGAI a élevé shitamachi - en particulier les quartiers des cols bleus à l'est de la rivière Sumida - vers de nouveaux sommets poétiques, tandis que TSUGE a redécouvert la campagne japonaise et d'autres lieux oubliés"*. Comme il l'a écrit dans *Monokanashisa no shijô* [*La poésie de la mélancolie*, inédit en français], TSUGE a toujours détesté tout signe de modernité, ressentant au contraire un attrait pour ces endroits dégradés oubliés par la croissance économique rapide du Japon après la guerre. *"Il aimait parcourir les rues et les ruelles sombres de la ville que la plupart des gens ont tendance à éviter et il était en quête des villages de sources chaudes dépeuplés et sombres du Tôhoku. Pour lui, ces endroits apparemment sans charme étaient une sorte de lieux mythiques"*, explique-t-il.

C'est comme si TSUGE s'appuyait sur les principes de ce concept très japonais: le *wabi-sabi* ou l'idée esthétique fondée sur l'acceptation de la fugacité et de l'imperfection. *"Même en bord de mer, il n'a pas visité les stations balnéaires à la mode comme Atami, mais les petits villages très différents de la côte ouest ; il n'est pas allé sur les plages populaires de Shônan au sud de Yokohama, mais dans les petits ports de pêche balayés par le vent comme Ohara, dans la préfecture de Chiba, où il a vécu enfant, qu'il a ensuite visité à plusieurs reprises plus tard, à l'âge adulte. "*

Dans les récits de voyages du mangaka, ses personnages éprouvent souvent une sorte de déjà-vu. Dans *Gensenkan shujin* (*Le maître du Gensenkan* paru en juillet 1968 dans le n°48 de *Garo*), par exemple, bien que ce soit la première fois que le protagoniste se rend à cette source thermale, il ne peut s'empêcher de penser qu'il connaît l'endroit depuis longtemps. *"J'ai assisté un jour à une conférence de Donald Keene où le célèbre érudit et traducteur américain a souligné une chose intéressante. Il a dit que depuis les temps modernes, les Occidentaux ont cherché des endroits où personne n'avait été auparavant; Les Japonais, quant à eux, souhaitent visiter des endroits où d'autres personnes ont déjà séjourné. C'est typiquement japonais"*, se souvient KAWAMOTO Saburô.

Nishibetamura jiken (Incident au village de Nishibeta paru en décembre 1967 dans le n°40 de *Garo*) est un dernier exemple du "caractère japonais" de TSUGE, une autre histoire sur la pêche qui se transforme en une chasse à l'homme (à la recherche d'un malade mental évadé) et qui devient plus étrange et presque absurde . *"Les poissons jouent un rôle de premier plan au début et à la fin de l'histoire"*, note KAWAMOTO. *"Comme l'a souligné Tom Gill, le petit poisson de TSUGE est issu d'une forte tradition culturelle dans laquelle le poisson et son environnement sont des métaphores de la condition humaine, et le poisson qui nage à la fin de l'histoire peut être considéré comme un symbole de* jôhatsu *(évaporation). Cette idée concerne le bouddhisme zen et le concept du* mu *(néant). Dans son œuvre, les personnages masculins s'éloignent, abandonnent le monde moderne à la recherche d'une sorte d'illumination. En d'autres termes, beaucoup de ses histoires sont le fruit d'une longue tradition de vaincus dans le monde et de perdants romantiques"*.

GIANNI SIMONE

DESTIN **Une bonne fée nommée Asakawa**

Spécialiste de l'œuvre du mangaka, ASAKAWA Mitsuhiro évoque ses liens avec TSUGE et son regard sur son travail.

Peu de personnes connaissent le travail de TSUGE Yoshiharu mieux qu'ASAKAWA Mitsuhiro, ancien rédacteur en chef de *Garo*, qui, en 1998, a participé à la création de *AX*, autre magazine influent et alternatif. Il a effectué des recherches sur le manga au cours des 30 dernières années. Editeur de TATSUMI Yoshihiro, KATSUMATA Susumu, TSUGE Tadao et autres, il gère les droits internationaux de ces auteurs. Fervent amateur de TSUGE Yoshiharu, il possède une connaissance intime de son travail et fait partie des rares personnes qui ont aujourd'hui accès à l'artiste âgé.

Pourquoi vous êtes-vous installé à Ohara ? C'est assez loin du centre de Tôkyô.

ASAKAWA Mitsuhiro : J'ai décidé de déménager l'été dernier après 30 ans passés dans la capitale. Il y a cinq ans, j'ai quitté mon emploi dans le secteur de l'édition pour me consacrer à la vente en ligne d'équipements audio vintage, ce que je peux faire n'importe où, car je n'ai pas besoin de me rendre au bureau. Je cherchais un endroit plus grand et j'ai trouvé cette vieille maison à Ohara. Comme vous le savez, cette ville et d'autres endroits proches, tels qu'Otaki et Futomi, ont joué un rôle très important dans la vie et le travail de TSUGE. J'ai donc sauté sur l'occasion et je m'y suis installé. D'autres artistes liés à *Garo* vivent ou ont vécu à Chiba (SHIRATO Sanpei, le frère de TSUGE, Tadao). Cette préfecture est donc très importante dans l'histoire de la bande dessinée alternative au Japon.

Il vous a fallu dix ans pour convaincre TSUGE Yoshiharu d'accepter la traduction de son œuvre complète. Pourquoi a-t-il tant résisté ?

A. M. : Il a toujours essayé d'éviter tout ce qu'il trouvait ennuyeux. Dans ce cas, par exemple, le travail fastidieux consistant à comparer le texte japonais original et les traductions, à rechercher les incohérences, etc. Il savait qu'il devait faire toutes ces choses lui-même et il les trouvait trop fastidieuses. Pendant la majeure partie de sa vie, TSUGE était une personne très anxieuse, hantée sans fin par des fantômes intérieurs. Mais maintenant, il semble avoir atteint un stade de sa vie où il est en paix avec lui-même et avec le monde.

C'est ce qui a permis d'avoir son feu vert ?

A. M. : Oui, il a maintenant 81 ans et, comme je le disais, il a cessé de se tourmenter pour beaucoup de choses et a enfin retrouvé goût à la vie. L'inquiétude est souvent liée à la peur de l'avenir. Cependant, à son âge, il sait qu'il ne lui reste que peu de choses à vivre. Sa vie actuelle est peut-être ennuyeuse et répétitive, mais dans sa banalité, il se sent en sécurité et il est rassuré. Le fait que son fils s'occupe de la plupart de ses affaires est aussi un plus. Je les vois souvent discuter de leurs accords avec des éditeurs étrangers..

Revenons à vous. Je suis sûr que vous êtes un fan de manga depuis votre enfance. Aviez-vous des titres ou des auteurs préférés ?

A. M. : Ma génération s'intéressait plus à l'anime qu'au manga. Par exemple, je regardais *Sasuke* de SHIRATO Sanpei à la télévision. Mais ma série préférée était *Kitaro le repoussant (GeGeGe no Kitarô)* de MIZUKI Shigeru. J'aimais l'idée que Kitarô ne soit ni un être humain ni un fantôme. Il était un *yôkai* [voir *Zoom Japon* n°75, novembre 2017] et suivait des règles et des coutumes différentes de celles de la société humaine. J'imagine que j'ai été attiré par cette liberté, cette façon de voir les choses différemment qui est également une caractéristique importante de la vie et du travail de TSUGE. En tant qu'enfant qui avait du mal à se conformer à la vie scolaire et à accepter les mœurs sociales, j'étais fasciné par les histoires de MIZUKI.

Votre auteur de manga préféré reste TSUGE Yoshiharu. Quand l'avez-vous découvert pour la première fois ?

A. M. : Je devais avoir 15-16 ans. J'avais lu une interview de l'écrivain de science-fiction, TSUTSUI Yasutaka, auteur notamment de *La Traversée du temps (Toki wo Kakeru Shôjo,* trad. par Jean-Christian Bouvier, L'Ecole des loisirs), dans laquelle il disait que l'histoire *Nejishiki* (*La Vis*, parue initialement dans le hors-série TSUGE Yoshiharu de *Garo* en juin 1968) avait eu une grande influence sur son travail. J'ai donc décidé de vérifier.

Quelle a été votre réaction ?

A. M. : *Nejishiki* est parue pour la première fois en 1968, mais je ne l'ai lue que beaucoup plus tard, en 1980 ou en 1981. Avant de lire l'originale, j'avais trouvé dans d'autres mangas de nombreuses parodies et références à cette histoire. Aussi, lorsque je l'ai finalement eue entre les mains, j'ai fini par comprendre l'engouement à son égard. Cela dit, j'avoue que, bien qu'impressionné par la nouveauté de *Nejishiki*, elle n'était pas mon histoire préférée dans l'anthologie que j'avais achetée. Je préférais ses récits de voyages. En y réfléchissant bien, plus qu'une histoire cohérente, *Nejishiki* est une agrégation de plusieurs épisodes sans rapport. Les érudits et les fans ont passé des heures à débattre du sens et du symbolisme de l'histoire. Un livre est encore sorti cette année. Il est intitulé *Tsuge Yoshiharu Nejishiki no himitsu* [*Les secrets derrière le Nejishiki* de Tsuge Yoshiharu, inédit en français] (rires). Mais il n'y a aucun secret. Elle ne veut vraiment rien dire cette histoire.

Quand l'avez-vous rencontré pour la première fois ?

A. M. : TAKANO Shinzô me l'a présenté (voir pp. 8-10). J'étudiais l'art et j'avais rédigé une étude sur TSUGE. TAKANO m'avait aidé pour mon travail et c'est grâce à lui que je l'ai finalement rencontré vers 1991. Ce fut pour moi une belle et émouvante rencontre. Vous devez comprendre que TSUGE est de loin mon artiste préféré, donc être en mesure de le rencontrer était un rêve devenu réalité.

Vous avez lu et étudié l'ensemble de son œuvre. Qu'est-ce qui distingue son travail ? Qu'y a-t-il de si particulier dans ses mangas ?

A. M. : Depuis le début de sa carrière, il a toujours recherché une approche nouvelle de la narration. Enfant, il a grandi pendant la guerre et a été exposé à l'impérialisme japonais et à la démocratie d'après-guerre venue d'Amérique. Il avait sept ou huit ans à la fin du conflit et il a certainement été affecté par ce changement idéologique et social. Quant à

L'EXPÉRIENCE GARO



collection Claude Leblanc

La publication du premier hors-série de *Garo* consacré à TSUGE Yoshiharu en juin 1968 est un moment important dans sa carrière. Le numéro s'ouvre en effet avec *Nejishiki* qui va devenir l'œuvre emblématique de l'auteur qui a commencé sa collaboration avec le mensuel en août 1965. Fondé un an plus tôt par l'éditeur NAGAI Katsuichi et le mangaka SHIRATO Sanpei, *Garo* va devenir le lieu de création du manga le plus novateur. Initialement pensé pour toucher le jeune public que les fondateurs voulaient sensibiliser à certains sujets importants, le magazine trouve son lectorat auprès des étudiants et jeunes adultes qui, à l'époque, cherchent à mettre en cause l'ordre établi y compris dans les codes du manga. Le travail de TSUGE s'insère parfaitement dans ce nouveau support et trouve un écho incroyable. En témoigne l'effet *Nejishiki* (voir pp. 12). **O. N.**



Benjamin Parks pour Zoom Japon

Grand admirateur de Tsuge Yoshiharu, Asakawa Mitsuhiro a beaucoup œuvré pour que son travail soit enfin publié intégralement en Occident.

son manga, comme tous les artistes de sa génération, il a été profondément influencé par Tezuka Osamu. Quand il a commencé à dessiner ses histoires, il a été au contact de l'artiste d'Ôsaka, Tatsumi Yoshihiro, inventeur du terme *gekiga* pour désigner les récits sombres et graves. Tsuge a emprunté le style et le contenu de Tatsumi et les a adaptés à sa vision personnelle. Ce fut un processus lent qui a finalement commencé à porter véritablement ses fruits, dans la seconde moitié des années 1960, quand il a rejoint *Garo*. Lorsque vous analysez son approche de la composition, vous pouvez voir qu'il a explosé la structure traditionnelle (introduction, développement, tournant et conclusion) en introduisant de nouvelles façons de penser dans la construction du récit. Beaucoup de ses mangas, par exemple, se terminent sans véritable fin ; ils sont ouverts. Cela fait que l'histoire reste dans la tête des lecteurs. Ils continuent à y penser : où va l'histoire ? Qu'advient-il du personnage ?

C'est une façon très risquée de raconter une histoire, n'est-ce pas?

A. M. : En fait, les histoires de Tsuge sont loin d'être faciles à comprendre et à apprécier. Tout le monde n'est pas fan de ses œuvres. Tu l'aimes ou tu le détestes. D'un point de vue positif, même ses histoires écrites il y a 40 ou 50 ans n'ont pas vieilli. Aujourd'hui encore, elles ont un côté moderne, stimulant. Je suis persuadé que les lecteurs étrangers qui les liront pour la première fois en traduction française ou anglaise ne les percevront pas comme de simples reliques du passé.

On dit que Tsuge a été le premier à créer une version graphique du roman à la première personne.

A. M. : Il était un grand admirateur d'auteurs tels que Dazai Osamu et Kawasaki Chôtarô qu'il lisait déjà quand il a commencé à dessiner. Ce type de littérature n'est ni un essai ni un journal et pourtant il contient des éléments des deux. Je pense que ces caractéristiques ont séduit Tsuge et il a cherché à les appliquer à sa narration. Depuis le milieu des années 1960, bon nombre de ses mangas – à commencer par *Chiko* (parue en mars 1966 dans le n°19 de *Garo*) – contiennent des éléments autobiographiques tout en restant des œuvres de fiction. Le *gekiga* de Tatsumi a eu une autre influence importante sur lui car son travail évitait les intrigues typiques (suspense, aventure, mystère, etc.) au profit d'histoires portant sur la vie quotidienne des gens ordinaires.

Vous évoquez Kawasaki que je ne connaissais pas avant de lire son nom dans l'un des essais de voyages de Tsuge. Ils ont des points communs.

A. M. : En effet, Kawasaki était très pauvre et menait une vie solitaire. Pourtant, il a poursuivi avec obstination sa carrière d'écrivain. Bien qu'ils mettent souvent l'accent sur des personnes en difficulté, ses récits ne sont jamais particulièrement sombres ni déprimants. Il avait en fait un grand sens de l'humour. Pendant de nombreuses années, ses romans étaient loin d'être populaires. En fait, c'est Tsuge qui l'a fait connaître à la fin des années 1980. C'est grâce à lui que ses livres ont commencé à se vendre. Parmi les auteurs de romans de cette période, il est probablement le seul écrivain à jouir toujours d'une grande estime.

Comment évaluez-vous l'héritage de Tsuge Yoshiharu aujourd'hui ?

A. M. : Malgré ses nombreux efforts pour "disparaître", pour "rester invisible", il a sans aucun doute eu une grande influence sur ses contemporains et les jeunes générations. En tant que dessinateur de manga, je dirais qu'il a eu plus d'influence que des personnes comme Mizuki ou Shirato. Et ses histoires ont le potentiel de plaire encore aux lecteurs du monde entier pour de nombreuses années.

Propos recueillis par Jean Derome

RENCONTRE **L'infatigable voyageur**

L'œuvre de TSUGE Yoshiharu est marquée par ses expériences de voyage. TAKANO Shinzô nous le rappelle.

Le nom de TAKANO Shinzô n'évoque peut-être pas grand-chose, même aux accros du manga. Pourtant, au cours des 50 dernières années, il a beaucoup œuvré dans ce secteur. Alors que le mangaka SHIRATO Sanpei et l'éditeur NAGAI Katsuichi sont généralement mis en avant pour avoir cofondé *Garo* en 1964, TAKANO, qui a rejoint l'équipe en 1966 en tant que directeur de la publication, est celui qui a supervisé le contenu artistique et réalisé de nombreuses interviews, faisant du mensuel l'une des publications les plus influentes de la nouvelle gauche. Puis, en 1967, sous le pseudonyme de GONDÔ Susumu, il a cofondé le *Mangashugi* [Manga-isme], probablement la première revue au monde consacrée à la critique du manga.
En 1971, sentant que NAGAI n'appuyait plus sa vision éditoriale, il a quitté Garo pour créer son propre périodique, *Yagyô,* que de nombreux contributeurs de *Garo* ont rejoint. Mais ce n'est pas pour parler de manga que nous l'avons rencontré. En fait, TAKANO Shinzô est probablement le meilleur connaisseur des voyages que TSUGE Yoshiharu a entrepris au Japon, une activité dans laquelle le mangaka s'est lancé vers l'âge de 30 ans. Elle a donné lieu à une série de récits de voyage très appréciée, laquelle a inspiré ses mangas en forme de *tabi-mono* (récit de voyages).

On dit souvent que TSUGE Yoshiharu est une personne difficile à approcher. Comment l'avez-vous rencontré pour la première fois ?
TAKANO Shinzô : C'est MIZUKI Shigeru [auteur notamment de *Non NonBâ* et *Kitaro le repoussant*] qui me l'a présenté. Il était apparemment intimidé par ma personne parce qu'à l'époque, je travaillais au *Nihon Dokusho Shimbun* [publication littéraire très influente dans les milieux de la gauche japonaise dans les années 1950 et 1960]. Il me considérait comme un grand intellectuel. J'ai fini par aller chez lui où nous avons passé deux heures à bavarder. TSUGE parlait le plus souvent... En fait, il y a eu beaucoup de longs moments de silence dans notre conversation lorsque nous fumions cigarette sur cigarette. Pourtant, il était facile de sentir qu'il était différent des autres mangaka issus de la période *kashihon* [nom donné aux ouvrages en location à l'époque où, après la guerre, l'achat de livres était encore un luxe. De nombreux mangaka ont commencé leur carrière en dessinant pour des éditeurs de *kashihon*]. Il était capable de tenir à lui tout seul une conversation sur la littérature. Finalement, il faisait si sombre dans la pièce que nous pouvions à peine nous voir. *(rires)*

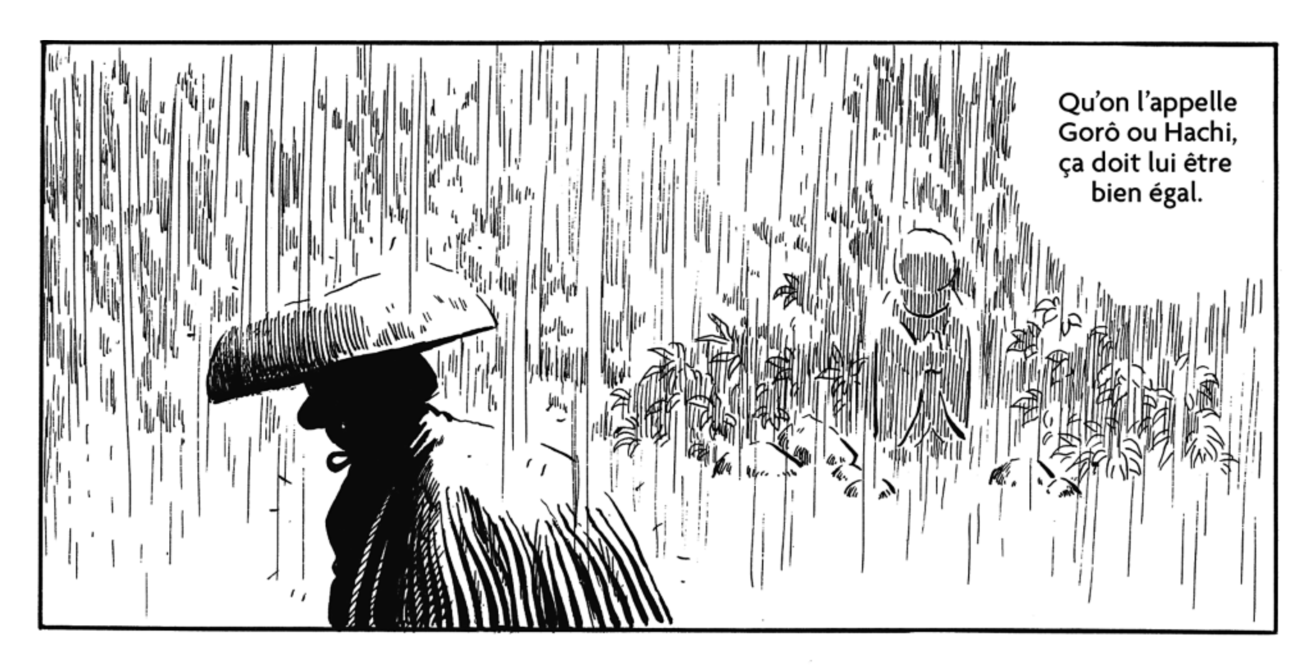
Il a fini par s'habituer à vous.
T. S. : Je suppose que vous pouvez dire ça. Il a compris que nous étions semblables. Nous étions tous les deux solitaires ; nous n'avions pas d'amis, mais sans que nous en soyons attristés et nous partagions le même intérêt pour les voyages. Aussi, lorsque j'ai rejoint *Garo* plus tard, je n'ai eu aucun problème à travailler avec lui.

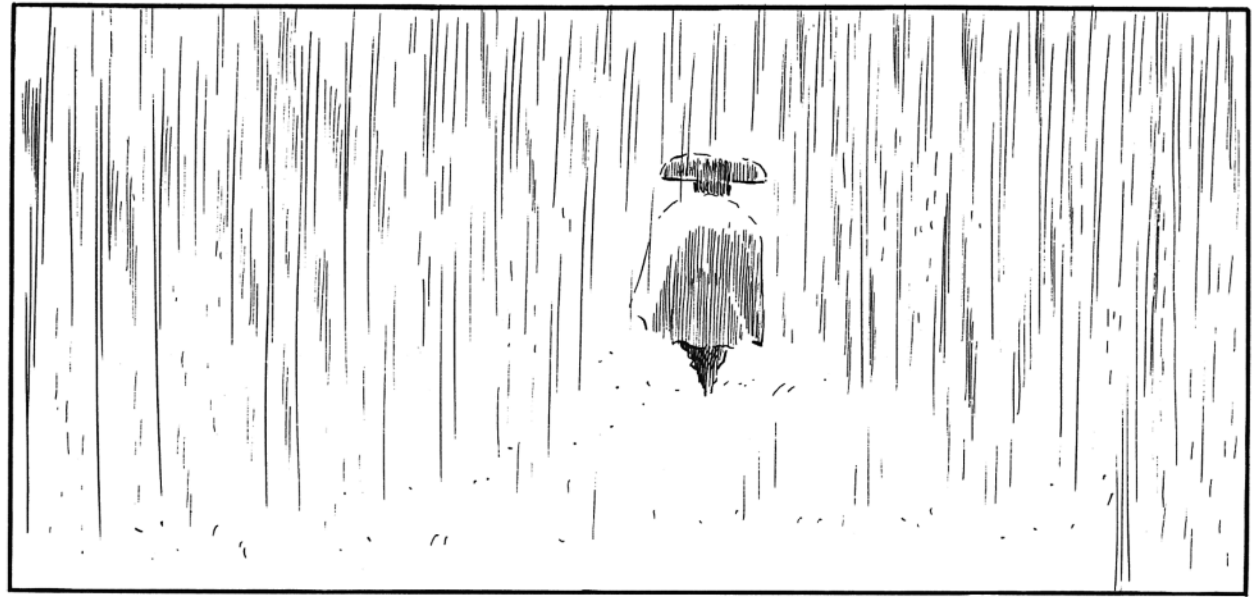
Puisque nous parlons de voyages, vous avez tous deux parcouru le Japon pendant longtemps, vous rendant souvent dans les régions les plus pauvres du pays à la recherche de villages abandonnés et de sources thermales en montagne elles aussi mal en point.
T. S. : Etudiant, j'étais attiré par des lieux touristiques plus classiques tels que Kyôto et Nara. Je m'intéressais à l'histoire et j'aimais visiter les temples. TSUGE, au contraire, a toujours été obsédé par les lieux où personne ne se rend, comme lorsqu'il voyageait avec TATEISHI Shintarô qu'il connaissait depuis l'époque *kashihon*. Certains de ces endroits désolés sont devenus célèbres (en quelque sorte) grâce à lui. Il y a un *onsen* [source thermale] que j'ai visité, il y a deux ans, où les habitants ont organisé un événement lié à TSUGE deux années de suite.

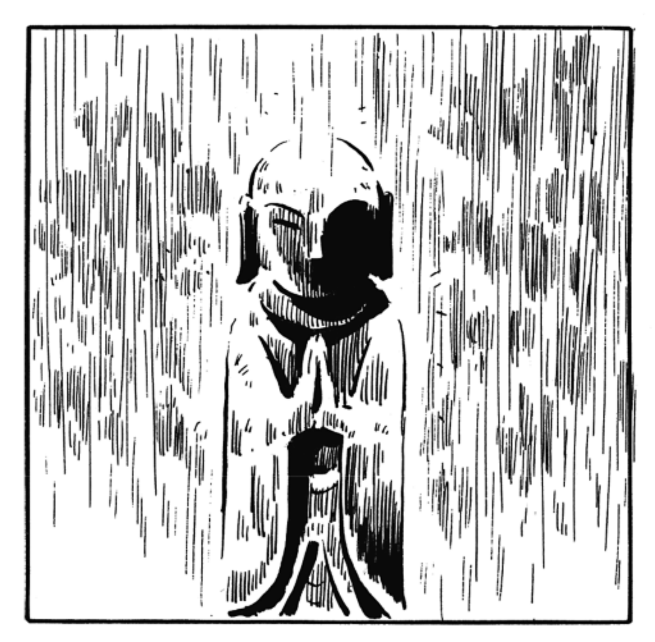
Avez-vous déjà voyagé ensemble ?
T. S. : Malheureusement non. Je pense que nous avons toujours craint que l'autre ne veuille être seul, aussi n'avons-nous jamais eu assez de courage pour nous dire réciproquement : allons-y ensemble. Il pensait probablement que j'aurais du mal à avoir mes propres idées sur les voyages. Il a voyagé avec d'autres personnes, principalement pour des raisons liées au travail, comme des rédacteurs de magazines et des photographes, ou tout simplement parce qu'elles lui laissaient le soin de tout décider et le suivaient partout où il allait.

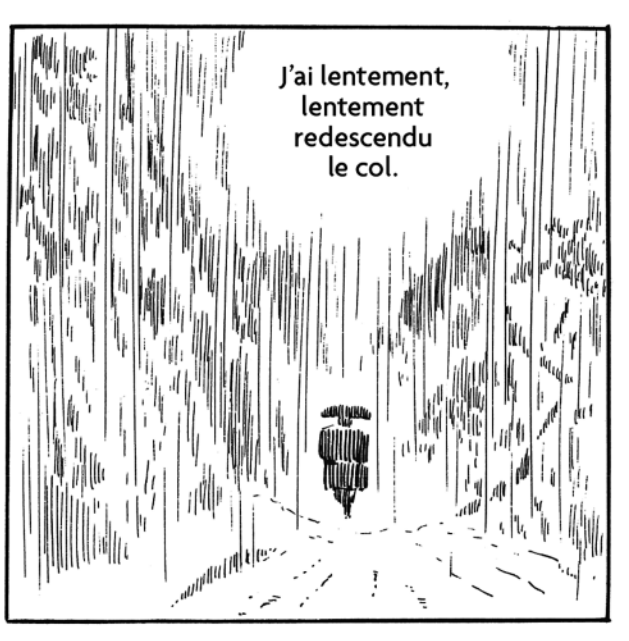
A partir de 1976, TSUGE Yoshiharu a commencé à écrire une série d'articles de voyage pour le nouveau magazine de poésie *Poemu*, dont l'éditeur et poète SHÔZU Ben le suivait souvent à travers le Japon. Ce dernier a raconté plus tard que TSUGE aurait probablement souhaité voyager seul, même s'il semblait apprécier sa compagnie.
T. S. : Les voyages en solo étaient certainement ce que TSUGE appréciait le plus. En fait, bien que peu de gens le sachent, il voyageait rarement seul. Par exemple, lorsqu'il écrivait pour un magazine, comme *Poemu* ou *Asahi Graph*, il devait être accompagné par un rédacteur et un photographe, ce qui créait parfois une atmosphère tendue entre lui et ses compagnons de voyage. Avec son ami TATEISHI Shintarô, c'était complètement différent. Ils se connaissaient depuis longtemps. Ils voyageaient souvent ensemble et à chaque fois, ils finissaient par se disputer et se séparer au bout de quelques jours *(rires)*. La femme de TSUGE lui disait toujours : *"Pourquoi pars-tu avec lui si vous vous disputez tout le temps ?"*

A l'automne 1967, TSUGE a entrepris un long périple dans le Tôhoku, le nord-est du Japon. Ce voyage lui a laissé une impression durable et a inspiré ses *tabi-mono*.
T. S. : TSUGE lisait des livres sur le Tôhoku et d'autres régions et il était fasciné par ces récits de voyage. Il a passé environ une semaine dans des lieux comme Hachimantai, dans la préfecture d'Akita et Iwase-Yumoto, dans celle de Fukushima, et il a été surpris non seulement par les paysages mais aussi par les rapports humains qu'il y a rencontrés, principalement des personnes âgées qui avaient conservé une pureté et une chaleur de caractère disparue chez les citadins. Ses découvertes ont clairement dépassé ses attentes et lui ont donné l'envie de poursuivre. C'est pourquoi il a essayé de reproduire le même type d'expérience plus tard, en se rendant dans les Alpes japonaises et le sud du Japon. Je me souviens de son retour après son premier voyage dans le Tôhoku. Il était si impatient de parler de sa merveilleuse aventure qu'il est venu directement chez moi, la nuit, avec toujours son sac à dos et son équipement de randonnée. La chose intéressante était que, tout en l'écoutant, sa façon d'expliquer les choses permettait d'imaginer les histoires qu'il transformerait plus tard en manga. Cela ne veut bien sûr pas dire que ses récits sont simplement une mise en scène de ses expériences de voyage. En général, il avait d'abord une idée de scénario, avant d'ajouter les endroits qu'il avait photographiés ou de présenter quelques épisodes de la vie réelle. Donc, pour répondre à votre question initiale, bien que ces manga portent le label de *tabi-mono*, ils restent fondamentalement des œuvres de fiction. La chose amusante, cependant, est que beaucoup de lecteurs les ont pris pour argent comptant. Ainsi l'écrivain SHIINA Makoto, également grand voyageur, avait pour habitude de dire : *"dans tous mes voyages, je n'ai jamais vécu des expériences aussi intéressantes que TSUGE"*. C'est normal puisqu'elles étaient le fruit de sa créativité !









Extrait de Le Chien du col (Tôge no inu) paru initialement dans le n°36 de Garo (août 1967, pp. 153-164).


Benjamin Parks pour Zoom Japon

Ancien maître d'œuvre de Garo, TAKANO Shinzô a fondé Mangashugi, première revue critique du manga.

Parfois, les gens ont envie de croire que certains faits se sont réellement produits. Dans le cas de TSUGE Yoshiharu, de nombreux détails présentés dans ses mangas sont vrais, ce qui ajoute un niveau de réalisme supplémentaire.

T. S. : C'est tout à fait exact. Aujourd'hui encore, de nombreux admirateurs de TSUGE se rendent aux sources thermales qu'il a rendues célèbres. Et curieusement, les propriétaires des auberges où il est descendu croient eux-mêmes que tout ce qu'il a écrit est vrai, et répètent ces histoires à leurs clients sans se rendre compte que cela n'était que le fruit de son imagination fertile. En un sens, ces histoires font maintenant partie de la mythologie locale.

Pourquoi pensez-vous que TSUGE était tellement attiré par ces endroits en décomposition et apparemment peu attrayants ?

T. S. : Tout remonte à son enfance qui, comme vous le savez, a été loin d'être heureuse. Ces villages de campagne et de montagne lui rappelaient sa ville natale. Pas littéralement, bien sûr, car après tout, il a surtout grandi à Tôkyô. Mais ils partageaient la même atmosphère. C'est ce qui a résonné en lui. Il était moins intéressé par les paysages eux-mêmes que par les gens qui y vivaient et envers lesquels il ressentait une véritable empathie.

Il est également vrai que dans un grand nombre de ses écrits, il a dit qu'il avait très envie de se cacher dans de tels endroits, de tout quitter et disparaître.

T. S. : Lorsqu'il était adolescent, il a même essayé de monter à bord d'un navire à destination de l'Amérique. Pas une fois, mais deux fois. Il n'avait aucun projet particulier, il voulait juste s'évaporer. Aujourd'hui encore, il dit qu'il veut vivre tranquillement et sans être dérangé. Bien sûr, ce n'est qu'un rêve, une sorte d'utopie privée. Il suffit de souligner que vivre à la montagne n'est pas pratique – surtout pour une personne comme lui qui n'a même pas de permis de conduire – pour le ramener à la réalité.

Comment a-t-il choisi les endroits à visiter au Japon ?

T. S. : Il était un admirateur des ethnologues MIYAMOTO Tsuneichi et YANAGIDA Kunio dont il lisait religieusement toutes les œuvres. Il possédait également la série *Nihon Chiri Taiken* [NCT, *Expérience géographique du Japon*, inédit en français]. Ces livres étaient sa principale source d'inspiration. Les volumes de la NCT comprenaient de minuscules images granuleuses de chaque endroit. Pour moi, cela n'évoquait rien, mais d'une manière ou d'une autre, elles l'ont aidé à choisir ses étapes. Je suppose qu'il a vu quelque chose en elles que je ne pouvais pas voir.

Vous vous êtes rendu dans de nombreux endroits que TSUGE a présenté dans ses mangas. Quelles ont été vos impressions à l'époque ?

T. S. : J'ai compris pourquoi il les aimait tant. En d'autres termes, visiter ces lieux – je pense surtout à Kita Onsen dans la préfecture de Tochigi, au nord de Tôkyô – revient à connaître l'homme lui-même, son esprit et son âme. Bien sûr, beaucoup de ces endroits ont changé, les auberges ont été démolies et reconstruites. Il est donc difficile de retrouver l'atmosphère du moment, mais cela mérite quand même le coup de s'y rendre.

Qu'en est-il de la préfecture de Chiba où il a passé une partie de son enfance et sur laquelle il a écrit beaucoup de ses histoires ?

T. S. : La plupart des lieux existent toujours. Encore une fois, Chiba est une préfecture très authentique. C'est pourquoi TSUGE l'apprécie tant. A Futomi, où se déroulent des scènes de *Nejishiki* (voir p. 6), les autorités locales ont même apposé une plaque sur laquelle le nom de TSUGE Yoshiharu a été mal orthographié. Les gens l'ont signalé, mais apparemment, elles ne prévoient pas de corriger. *Nejishiki*, bien sûr, est une histoire surréaliste et onirique, mais même dans une histoire plus réaliste comme *Incident au village de Nishibeta* (voir p. 5), vous pouvez voir la créativité de TSUGE en action. Un patient de l'hôpital psychiatrique local, par exemple, s'était vraiment échappé avant la visite de TSUGE, mais l'histoire qu'il raconte est complètement différente. En outre, le type qui se coince la jambe dans un trou n'était pas le patient évadé, mais le mangaka SHIRATO Sanpei qui voyageait alors avec lui.

Comment votre façon de voyager a-t-elle été affectée par TSUGE ?

T. S. : Je me rendais dans des sources thermales même avant de le rencontrer, mais à la suite de ses voyages, j'ai commencé à rechercher le même genre d'endroits moins fréquentés qu'il préférait. Dans certains cas, l'élève a même dépassé le maître. Par exemple, il s'est rendu trois fois à Kita Onsen alors que j'y suis allé dix fois *(rires)*. Même quand je prends des photos, j'ai l'impression de disparaître et de voir les choses à travers ses yeux. En fin de compte, je me suis mis à ressembler à TSUGE.

Quelle est la différence entre TSUGE le dessinateur de mangas et TSUGE l'auteur de récits de voyages ?

T. S. : C'est surtout la différence entre la fiction et la réalité, l'art et le documentaire. Ses récits de voyage se lisent comme un journal intime détaillant ce qu'il a fait et ce qu'il a vu, les personnes avec lesquelles il a voyagé et celles qu'il a rencontrées. Parfois, il s'arrête pour méditer sur quelque chose ou assister à une scène particulièrement poignante, c'est pourquoi on trouve aussi un certain élément de philosophie dans ses écrits de voyage. En revanche, les mangas relèvent de la littérature pure.

Voyez-vous encore de temps en temps TSUGE ?

T. S. : Bien sûr. C'est le genre de gars qui continue littéralement à parler pendant des heures. La plupart des gens finissent par se lasser de ses divagations parfois philosophiques, parfois absurdes, mais j'aime l'écouter. Je suppose que nous nous complétons bien.

PROPOS RECUEILLIS PAR J. D.

EXPÉRIENCE **Dans les pas du mangaka**

Amoureux d'un Japon qui a disparu des villes, Tsuge a toujours un faible pour Chiba. Nous nous y sommes rendus.

Chiba n'est pas vraiment une destination de voyage populaire. Alors que la péninsule de Bôsô (voir *Zoom Japon* n°70, mai 2017), qui comprend une bonne partie de la préfecture, semble attirante sur le papier, elle l'est en réalité beaucoup moins que la péninsule d'Izu, au sud de Yokohama, qui possède des installations touristiques et des plages de sable blanc, et davantage de sources thermales. Toutefois, si vous souhaitez visiter un Japon plus "authentique" près de Tôkyô, loin des hordes de touristes, là où les gens vivent encore à un rythme lent, vous serez peut-être tenté de venir y jeter un coup d'œil.

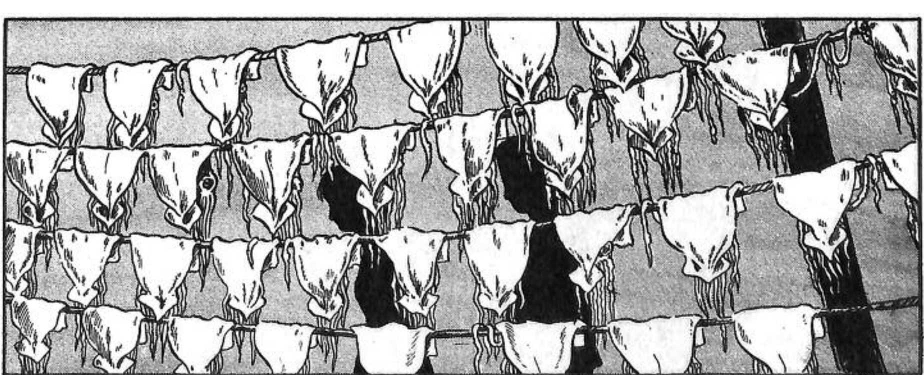
TSUGE Yoshiharu adore Chiba. Pour lui, cette destination présente toutes les caractéristiques idéales : plaine, sans glamour, peu peuplée, zones rurales et stations balnéaires isolées et désolées. Il aime tellement cette région qu'on la retrouve dans plusieurs de ses œuvres.

C'est pourquoi, par un froid matin de décembre, j'ai décidé de m'y rendre. En fait, il s'agissait de mon deuxième voyage à Chiba. Le premier, il y a environ 20 ans, n'avait pas été particulièrement fructueux, ma femme et moi avions "célébré" le Nouvel An à Onjuku, l'un des lieux les plus fréquentés de la péninsule de Bôsô, qui, en été, est plein de touristes (ceux qui sont trop paresseux ou pauvres pour se rendre à Izu ou dans d'autres endroits plus attrayants), mais qui, en hiver, sombre dans la noirceur malgré ses faux cactus et ses boutiques colorées à la mexicaine. Elle est jumelée avec Acapulco.

Cette fois, j'ai donc évité Onjuku pour me rendre à Ohara, à 10 km au nord d'Onjuku, où la famille de la mère de TSUGE vivait et où il a passé une partie de son enfance. A l'époque, le frère de sa mère possédait quelques bateaux de pêche alors que sa sœur était une *ama* (plongeuse). Dans l'un de ses essais, il se souvient du moment où il avait visité la ville avec sa mère et qu'il avait mangé du *tokoroten*, une gelée de *tengusa* (sorte d'algue rouge) que sa tante avait récolté.

TSUGE a vécu à Ohara entre quatre et cinq ans. C'est à cette époque que son père est décédé alors qu'il travaillait à Tôkyô en tant que cuisinier. Sa mère y avait ouvert un magasin où elle vendait des *oden* (pot-au-feu japonais) en hiver et de la glace en été. Mais après la mort de son mari, elle a emmené ses trois fils dans la capitale. Pour le mangaka, Ohara n'est pas nécessairement source de bons souvenirs. En 1944, alors qu'il était au CP, il avait été évacué à Ohara aux bons soins de ses grands-parents, mais selon son récit, il y a été maltraité pendant son séjour.

Le jour de ma visite qui devait être ensoleillé, je suis descendu du train à 9 h, sous un ciel couvert de nuages menaçants et noirs. En fait, j'ai pris cela comme un signe du destin dans la mesure où bon nombre des mangas de TSUGE se déroulent dans des atmosphères maussades et sombres. Par ailleurs, nuages noirs et pluies abondantes figurent dans *Paysage de bord de mer (Umibe no jokei* parue en septembre 1967 dans le n°37 de *Garo*), un récit qui se déroule à Ohara. J'ai loué un vélo et me suis dirigé vers la mer, le vent fort me faisait pleurer.







Extrait de "Paysage de bord de mer" (Umibe no jôkei) paru initialement dans le n°37 de Garo (septembre 1967, pp. 97-123).

Paysage de bord de mer commence et finit à la plage d'Ohara, mais son emplacement actuel a changé. Après la parution de l'histoire en 1967, un port de pêche a été construit au milieu de la baie et la plage a été déplacée plus au nord. En été et en automne, de nombreux surfeurs descendent à Ohara et à Onjuku pour défier les vagues relativement douces, mais lorsque j'y suis arrivé, l'endroit était presque désert. J'ai marché sur le sable sombre et humide, regardant la mer où des vagues agitées se brisaient constamment contre les rochers. Je m'attendais à rencontrer des mouettes, mais au lieu de cela, des milans noirs patrouillaient dans le ciel et tournoyaient lentement au-dessus de ma tête.

J'ai repris mon vélo pour me diriger vers le sud, après le port de pêche, pour visiter le cap Hachiman, autre lieu important dans *Paysage de bord de mer*. Par le passé, il était tristement célèbre pour attirer les candidats au suicide. Même le jeune homme de l'histoire mentionne un incident au cours duquel une mère s'était suicidée avec son bébé et leurs corps avaient été retrouvés par les pêcheurs locaux. Dans l'ensemble, Ohara donne l'impression d'une ville fantôme, probablement parce que je m'y suis rendu en basse saison. Le vieux quartier résidentiel qui fait face au port de pêche a été laissé à l'abandon. Des rangées et des rangées de maisons en bois et en tôle ondulée s'effondrent tandis que leurs minuscules jardins sont envahis d'aloès orange vif. Je suis certain que TSUGE aurait apprécié cette vision.

Les rues étroites et sinueuses d'Ohara m'ont rappelé les nombreux villages de pêcheurs qui parsèment la Riviera italienne près de ma ville natale. Cette impression s'est encore renforcée lorsque je suis arrivé à ma destination suivante : Futomi. Situé plus bas sur la côte de Sotobô, ce lieu minuscule est, avec Ohara, celui que TSUGE a le plus visité. C'est ici que se déroulent certaines des scènes les plus emblématiques de *Nejishiki* (voir p. 6).

Au moment où j'arrivais à la gare de Futomi, le soleil était en train de percer les nuages. Je suis passé devant le commissariat de police semblable à un cottage (avec un énorme palmier) avant de me diriger vers le lieu sacré des admirateurs de TSUGE Yoshiharu, c'est-à-dire là où, dans *Nejishiki*, une locomotive à vapeur fait soudain irruption entre deux maisons. Le véritable endroit ressemble au dessin du mangaka, mais j'ai été surpris de constater qu'il n'y avait pas de passage entre les deux maisons. Cet endroit est facilement reconnaissable, même par le visiteur le plus distrait, car une copie du dessin original de TSUGE a été collée au mur à côté de la maison, avec le nom de l'artiste… mal orthographié (voir p. 10).

Jean Derome pour Zoom Japon



A Ohara, les paysages décrits par Tsuge Yoshiharu dans Histoire sur la plage sont bien présents.

Jean Derome pour Zoom Japon



Village de pêcheurs sur le déclin, Futomi fait partie de ces lieux appréciés par l'auteur de "Nejishiki".

Poursuivant mon exploration, j'ai découvert plusieurs escaliers en pierre menant à la petite colline sur laquelle les maisons ont été construites. Marcher dans les allées étroites me donnait l'impression de m'introduire dans la vie des autres, mais toutes les mamies que j'ai rencontrées (il semblait n'y avoir que des vieilles dames) ne semblaient pas s'inquiéter de ma présence. La plupart m'ont salué et certaines m'ont aidé à sortir de nombreux culs-de-sac.

Le seul homme que j'ai rencontré m'a dit que j'étais arrivé au bout du village et que je ne pouvais pas monter plus haut sur la colline. Nous avons entamé une conversation et il était trop heureux de satisfaire ma curiosité. Il m'a raconté les moments difficiles dans lesquels Futomi était récemment tombé (population en déclin rapide et vieillissante, la fermeture récente du marché aux fleurs autrefois très populaire) et m'a régalé de récits sur ses vieux jours de pêche, lorsqu'il se précipitait au port, pour s'apercevoir qu'il avait oublié quelque chose et qu'il était obligé de retourner en courant à la maison par les escaliers.

Pendant ce temps, le soleil s'était couché et l'air frais venant de l'océan a fini par atteindre mes os. Je suis donc retourné à la gare, remarquant seulement l'étrange absence de chats. J'avais imaginé que chaque village de pêcheurs avait son propre gang de félins locaux. Au lieu de cela, toute la journée, j'ai croisé beaucoup de chiens pour un seul chat. Sur le chemin du retour vers Ohara, où je passerais la nuit, j'ai réfléchi à la fascination de Tsuge Yoshiharu pour la péninsule de Bôsô. La région n'est certainement pas attractive pour tout le monde (je ne pense pas m'y installer un jour, comme il a essayé de le faire plus d'une fois) et elle est moins pittoresque et belle que la côte méditerranéenne où j'ai grandi. Mais pendant que le train local faisait sa lente progression sur la côte est de Chiba, j'ai compris pourquoi quelqu'un pouvait être attiré par son paysage solitaire balayé par le vent et j'en suis moi-même tombé sous le charme. **J. D.**

LE PHÉNOMÈNE NEJISHIKI

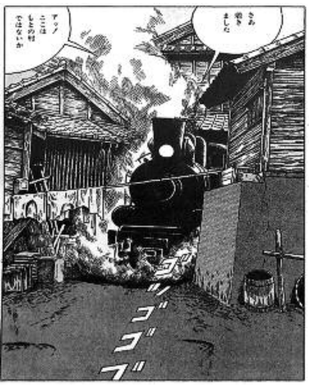
Parmi les œuvres signées Tsuge Yoshiharu, *Nejishiki (La Vis)* est celle qui reste sinon la plus emblématique, du moins celle qui a fait du mangaka une légende. Dans ce récit, il raconte l'errance d'un jeune garçon blessé à la recherche d'un médecin pour le soigner. Il finira par tomber sur un gynécologue qui utilisera une vis *(nejishiki)* pour le "réparer".

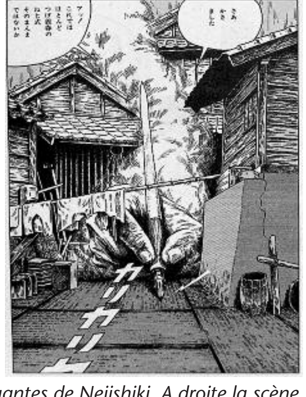
Si cette histoire publiée en juin 1968 fait tellement sensation, c'est qu'elle rompt totalement avec la façon dont les récits ont été construits jusqu'alors dans le manga. Il ne s'agit plus de "divertir", mais de créer un univers dans lequel le lecteur devra faire des efforts pour en tirer quelque chose. C'est ce qui explique pourquoi des puristes comme les représentants du magazine *Com* lancé l'année précédente par Tezuka Osamu affirment que *"ce n'est pas du manga"*.

Il n'empêche que *Nejishiki* ouvre la voie à une nouvelle génération d'auteurs prompts à exprimer les peurs et les angoisses de leur temps. Parmi eux, Akasegawa Genpei qui rendra hommage à Tsuge et *Nejishiki* dans *Garo* en juillet 1973. Il commence son histoire par se moquer d'abord de *Com* disparu au début de l'année en affirmant que *"ce n'est pas du manga"* et enchaîne sur une succession de scènes inspirées par *Nejishiki*. Cinquante ans après sa première parution, ce dernier reste une référence.

O. N.

Garo, juin 1968 et juillet 1973, collection Claude Leblanc



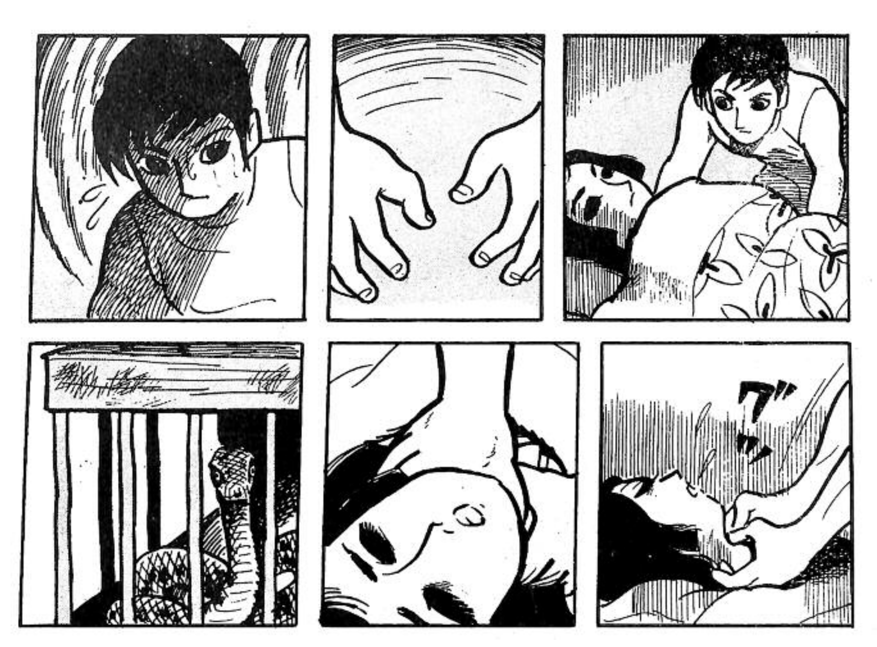


A gauche, l'une des scènes les plus marquantes de Nejishiki. A droite la scène revisitée par Akasegawa Genpei dans laquelle il fait dire à l'une des voix : "Comme ça, on dirait presque le Nejishiki de Tsuge Yoshiharu !"

ENTRETIEN "Je voulais être invisible"

Celui qui est considéré comme l'un des génies du manga encore vivant a accepté de répondre à nos questions.

Pour les amateurs étrangers de manga, 2019 restera peut-être dans les mémoires comme "l'Année de TSUGE Yoshiharu". Pendant très longtemps, et à quelques exceptions près, comme *L'Homme sans talent (Munô no hito)* publié initialement chez Ego comme x en 2004 et réédité en novembre chez Atrabile, ils ne pouvaient lire que les récits du mangaka en japonais. Cette année, les traductions française et anglaise d'une large partie de son œuvre sont enfin annoncées respectivement chez Cornélius et Drawn & Quarterly. Elles couvriront l'œuvre complète du dessinateur entre 1965 et 1987. Il a fallu environ dix ans pour convaincre TSUGE d'approuver ces traductions (voir pp. 6-7).
Cet artiste de 81 ans est considéré comme une sorte de génie excentrique, à la fois en raison de sa vie mouvementée et de la nature de son travail. Après avoir signé son dernier manga, il y a plus de 30 ans, TSUGE a tenté de "s'évaporer", refusant presque tous les contacts avec les médias et le manga, tout en restant en relation avec un petit cercle d'amis proches. *Zoom Japon* a eu beaucoup de chance de le rencontrer à Chôfu, dans l'ouest de la métropole tokyoïte, où il réside, pour cette interview exclusive. L'occasion pour nous de remercier ASAKAWA Mitsuhiro sans qui nous n'y serions pas parvenus.



Extrait de Numa [Le marais] paru initialement dans le n°18 de Garo (février 1966, pp. 118-131).

Garo, février 1966, collection Claude Leblanc

Vous vivez à Chôfu depuis longtemps. C'est quel genre d'endroit ?
TSUGE Yoshiharu : Hum… que puis-je dire… Disons que ce n'est pas un endroit que je déteste. Quand je suis arrivé ici, aux alentours de 1966, ça ressemblait plutôt à un village de campagne. Jusque-là, j'avais vécu dans le centre de Tôkyô, j'avais donc été très surpris. Je veux dire, les gens utilisaient encore des charrettes pour transporter leurs affaires. Venant d'un centre-ville étouffant, j'étais en fait assez satisfait de me retrouver dans un endroit tranquille, avec peu de gens autour… C'était le bon endroit pour moi.

Vous avez dû changer d'avis depuis ?
T. Y. : Oui c'est complètement différent aujourd'hui. Il y a un côté très pratique, bien sûr, avec de nombreux magasins et tout le reste, mais il y a un peu trop de monde et de bruit à mon goût, surtout autour de la gare.

Vous vous êtes installé à Chôfu pour travailler chez Mizuki Pro [le studio de MIZUKI Shigeru]. Comment s'est passée votre collaboration ?
T. Y. : Pas mal sans qu'il y ait quelque chose de spécial à noter. Beaucoup de gens ne le savent pas, car à l'époque MIZUKI était déjà célèbre, mais j'ai commencé à travailler dans le manga 2 ou 3 ans avant lui. Il n'avait donc rien de particulier à m'apprendre. Quand je l'ai rejoint, il y avait déjà plusieurs jeunes assistants au studio. Ils étaient assez bons pour dessiner les décors, mais il avait besoin de quelqu'un avec plus de capacité et d'expérience pour dessiner les personnages, alors il a fait appel à moi. Parce que voyez-vous, il n'était pas très doué pour dessiner les personnes, surtout les femmes *(rires)*.

Vos personnages féminins sont vraiment très mignons. Une de mes préférées est la jeune créatrice de mode qui joue dans *Paysage de bord de mer* (voir p. 11).
T. Y. : Pour vous dire la vérité, à part Kitarô [le principal personnage de *Kitaro le repoussant*], j'ai dessiné tous les personnages.

Avez-vous passé du temps ensemble en dehors du studio ?
T. Y. : Non, pas vraiment. Il était un peu plus âgé que moi, nous n'avions donc pas grand chose à partager. Pas d'intérêts communs ou de sujets de conversation, rien. Même au studio, il était concentré sur le travail. Il était du genre taiseux.
ASAKAWA Mitsuhiro : Mais une fois que vous êtes partis ensemble pour un voyage professionnel, non ?
T. Y. : Oui, c'est vrai. Nous avons tous été à Kita Onsen.
A. M. : Vos personnalités étaient assez différentes aussi ? Vous étiez du genre sérieux, toujours en train de penser à ce que vous faisiez, alors que MIZUKI était plutôt un optimiste enjoué.
T. Y. : Pas vraiment. MIZUKI aimait jouer à l'imbécile, mais il était au fond une personne très sensible.

A. M. : En vérité, le travail de TSUGE allait bien au-delà du dessin de personnages. A l'époque, *Kitaro le repoussant* était diffusé à la télévision. Travailler sur des rythmes hebdomadaires aussi soutenus était difficile pour tout le monde, et MIZUKI manquait parfois d'idées, alors il demandait de l'aide à TSUGE. Quelques histoires de *Kitaro le repoussant* ont ainsi été créées par TSUGE et non par MIZUKI.

A compter de cette année, vos œuvres vont être traduites en français et en anglais. Il aura fallu attendre longtemps…
T. Y. : Vous vous demandez pourquoi cela a pris tant de temps… C'est difficile à expliquer… Pendant longtemps, j'ai essayé d'échapper à l'attention des

ANGOULÊME 2020

Zoom Japon est en mesure de vous annoncer que TSUGE Yoshiharu fera l'objet d'une belle exposition dans le cadre du 47e Festival international de la bande dessinée, à Angoulême, du 23 au 26 janvier 2020. Quelque 200 planches originales permettront au public d'apprécier l'immense talent de ce mangaka. Présentée pour la première fois à Angoulême, l'exposition devrait ensuite tourner dans plusieurs pays. **O. N.**

autres. Je n'ai jamais aimé être mis sous les projecteurs. Je voulais seulement mener une vie tranquille. Au Japon, nous utilisons l'expression *"ite inai"*, ce qui signifie vivre à la marge, ne pas être vraiment engagé dans la société, essayer d'être presque invisible si vous préférez.

Les éditions française et anglaise couvriront toutes les années entre 1965 et 1987. Lorsque vous comparez vos œuvres de ces différentes époques, votre approche au niveau du style et du contenu a beaucoup évolué au fil du temps.

T. Y. : Le grand tournant de ma carrière est lié au magazine *Garo* car on m'y a laissé la liberté de dessiner ce que je voulais. Jusque-là, les mangas pour les *kashihon* (voir p. 8) que je réalisais répondaient aux goûts des lecteurs, et la plupart d'entre eux étaient de jeunes enfants. Je devais donc respecter certaines règles. C'est pourquoi presque toutes mes œuvres des années 1950 sont des mangas de genre. C'était assez frustrant et je n'étais jamais totalement satisfait de mon travail à l'époque. Mais chez *Garo*, je me suis soudainement retrouvé libre. C'est comme ça que *Numa* [*Le marais* publié initialement en février 1966 dans le n°18 de *Garo*] est né. Grâce à cette histoire, les gens ont commencé à en prendre conscience.

Comment se déroulait le processus de création de vos histoires ?

T. Y. : Sacré question !*(rires)* Mon objectif était de prendre du recul par rapport à la narration traditionnelle. On pourrait dire que je n'étais pas intéressé par ce que nous appelons "l'intrigue". Quand je dessinais pour les enfants, on me disait toujours de raconter des histoires faciles à saisir. Allez-y doucement, soyez clair, voilà ce que l'éditeur me répétait constamment.

D'où venaient vos idées d'histoire ? Vos voyages ont-ils été une source d'inspiration ?

T. Y. : Pas vraiment. Presque tout venait de mon imagination. Même dans mes *tabi-mono* (récits de voyages), les intrigues étaient déjà en grande partie formées dans ma tête au moment où je visitais les lieux. Ensuite, bien sûr, je pouvais utiliser certains de ces endroits dans mes mangas, mais les histoires elles-mêmes n'avaient rien à voir avec la réalité ou avec mes expériences de vie.

A. M. : Néanmoins, de nombreux lecteurs ont effectivement pensé le contraire, un exemple célèbre étant *L'Homme sans talent,* dans lequel les gens ont réellement cru que c'était TSUGE qui vendait des pierres de la rivière Tama.

T. Y. : Même MIZUKI l'a pensé *(rires).* A cette époque, nous ne nous voyions pas très souvent. Alors, un jour nous nous sommes croisés, il m'a dit, j'ai entendu dire que vous vendiez des pierres de la rivière Tama *(rires).*

D'autre part, vos mangas semblent exister en dehors de l'histoire. Ainsi dans les années 60, les tensions étaient vives dans les rues de Tôkyô et dans le reste du Japon, mais il est difficile d'en trouver la moindre mention dans votre œuvre.

T. Y. : Vous avez raison, je n'ai jamais eu aucun intérêt pour les questions sociales. Je cherchais plutôt à savoir ce qui se passait dans nos cœurs. Je n'avais pas le temps pour les manifestations étudiantes et la nouvelle gauche. Je ne savais même pas ce qui se passait dans la capitale.

A. M. : Cela accrédite l'idée selon laquelle le but de TSUGE était de se retirer de la société.

Vous aimez toujours répéter que vous vous voyez davantage comme un artisan que comme un artiste. Pourquoi donc ?

T. Y. : C'est difficile à expliquer... Pour moi, dessiner des mangas, c'était comme n'importe quel autre métier. En fin de journée, dessiner revenait pour moi à exercer un métier. Quand je pense à ce que j'ai fait, plus qu'un artiste en quête d'inspiration, je me vois comme une personne qui a fait un travail manuel. Après tout, dessiner des mangas est une chose que vous faites encore et encore, vous passez des heures et des jours à raconter une histoire et vous vous améliorez avec la pratique. Tout comme un artisan. C'est ce que j'ai fait en particulier dans les années 1950 avant de pouvoir dessiner des œuvres plus artistiques.

Parmi les nombreuses histoires que vous avez créées, en avez-vous une que vous aimez en particulier ?

T. Y. : Hum... C'est une question à laquelle il est difficile de répondre... Vous savez, je deviens sénile et j'ai oublié beaucoup de choses *(rires).*

[Je lui montre quelques photos qu'il a prises au cours de ses voyages] Comment avez-vous réussi à prendre cette photo [il s'agit d'un groupe de dames d'âge moyen nues dans une source thermale] ? Je veux dire, vous étiez un homme...

T. Y. : En fait, c'est ma femme qui l'a prise, mais cela n'a pas vraiment d'importance. Il s'agissait d'une source thermale mixte dans le Tôhoku. On en trouve encore quelques-unes dans les campagnes ou dans les montagnes. Comme vous pouvez le constater, ces femmes semblent apprécier la situation. Ce qui est amusant, c'est que les femmes sont plus enthousiastes que les hommes en ce qui concerne les sources thermales mixtes. Pour elles, c'est naturel d'être vues nues par un homme. Il n'y a pas de quoi être timide. Au contraire, elles le prennent mal si vous profitez de la situation.

S'agissait-il de gens du cru ?

T. Y. : Non, la plupart d'entre elles étaient des voyageuses. À la campagne, où le rythme de la vie suit les saisons, il y a de longues périodes au cours desquelles les agriculteurs n'ont rien à faire. Traditionnellement, ils passaient ce temps dans des sources d'eau chaude, se relaxant et récupérant de leur dur labeur.

Comment avez-vous trouvé ces endroits ?

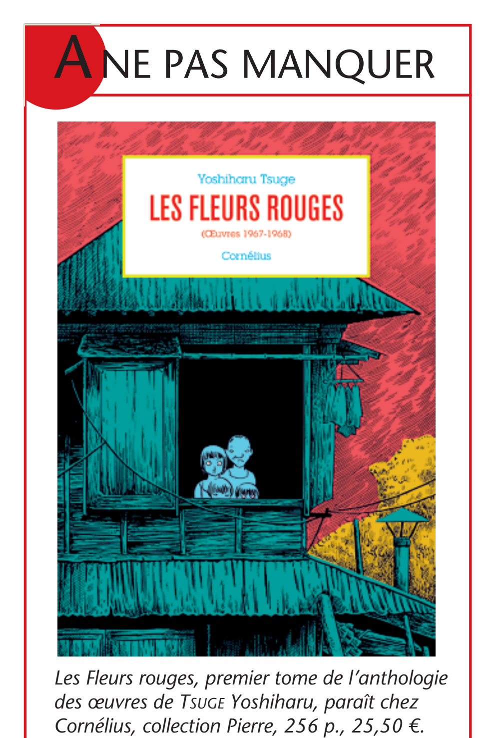
T. Y. : Ils n'étaient pas seulement anciens, ils étaient en voie de disparition. J'imagine que j'étais fasciné par le processus de décomposition, le passage du temps qui laisse une trace sur les gens et les choses. En ce sens, l'extrême nord de Honshû [la principale île du Japon] était le meilleur endroit pour observer... Quels bons moments... Je voyageais souvent avec mon ami TATEISHI Shintarô (voir p. 8)... Il est décédé il y a quelques années... Hokkaidô, en revanche, n'était pas vraiment intéressant parce que tout y était relativement neuf. Je n'y suis donc jamais allé.

Je suppose que vous voyagez moins désormais ?

T. Y. : Oui, je manque de force pour le faire. De nos jours, mes déplacements se limitent à parcourir le quartier d'un magasin à l'autre à la recherche de bonnes affaires. Je suis comme une femme au foyer. Je suis assez occupé chaque jour à faire la lessive, faire les courses et cuisiner mes trois repas quotidiens. J'ai à peine le temps d'écouter de la musique, de regarder un film ou de lire un livre comme je le faisais auparavant. Par contre, je dors beaucoup. Ils disent qu'un sommeil de six heures est suffisant à mon âge, mais je passe 12 heures au lit. C'est ma vie aujourd'hui et ce n'est pas si mal.

PROPOS RECUEILLIS PAR J. D.

A NE PAS MANQUER



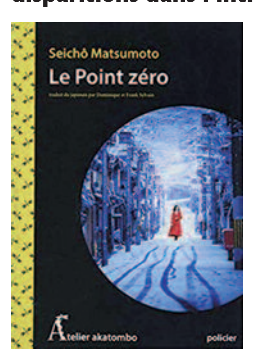
Les Fleurs rouges, premier tome de l'anthologie des œuvres de TSUGE Yoshiharu, paraît chez Cornélius, collection Pierre, 256 p., 25,50 €.



Benjamin Parks pour Zoom Japon

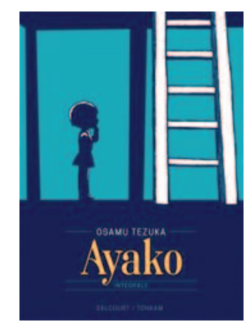
POLAR Inégalable Matsumoto Seichô

Bien qu'il soit encore l'un des auteurs les plus lus au Japon près de 30 ans après sa disparition, MATSUMOTO Seichô ne bénéficie pas d'une attention suffisante de la part des éditeurs français. Aussi doit-on saluer Atelier Akatombo de mettre à disposition *Le point zéro* paru il y a tout juste 60 ans. Une histoire de disparitions dans l'intrigante région de la péninsule de Noto, au nord de Kanazawa. Ce roman permet de plonger dans l'atmosphère du Japon de la fin des années 1950.



Le Point zéro (Zero no shôten), de MATSUMOTO Seichô, trad. par Dominique et Frank Sylvain, éd. Atelier Akatombo, 18 €.

MANGA Redécouvrir Tezuka Osamu



L'année 1989 a été marquée par deux disparitions majeures au Japon. D'abord celle de l'empereur Shôwa (voir pp. 18-19) suivie de celle, quelques jours plus tard, d'un autre roi, celui-là du manga, TEZUKA Osamu. Auteur prolifique, on lui doit quelques chefs-d'œuvre qu'il convient de relire. Les éditions Delcourt - Tonkam ont entrepris de rééditer plusieurs d'entre eux comme *Ayako*, *L'Histoire des 3 Adolf* ou encore *Barbara*. En 2019, *MW* et *Phénix l'oiseau de feu* rejoindront peut-être vos étagères. A noter également, les intéressantes *Leçons particulières d'Osamu Tezuka* traduites par Patrick Honnoré et publiées, en octobre dernier, aux Editions Picquier (22€).

NIHONGOTHÈQUE

Heisei

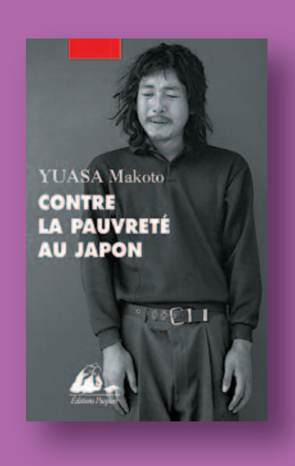
Signifiant *"accomplissement de la paix"*, l'ère Heisei va prendre fin cette année avec l'abdication de l'empereur. Depuis l'annonce de ce changement, les événements qui se déroulent entre mai 2018 et avril 2019 sont qualifiés de *Heisei saigo no xxx*, à savoir *"dernier xxx de l'ère Heisei"*. Nous avons ainsi vécu les dernières vacances d'été de l'ère Heisei, le dernier grand ménage de l'ère Heisei, etc… et je vais bientôt avoir mon dernier anniversaire de l'ère Heisei ! Cela a l'air spectaculaire, mais en réalité tout se passe comme les autres années. Aujourd'hui, vivant en France, je ne sais plus en quelle année de l'ère Heisei nous sommes alors que les démarches administratives nippones fonctionnent selon leur propre calendrier. Merci à Internet qui me confirme que 2019 correspond à la 31e année de l'ère Heisei. D'ailleurs, la date d'expiration de mon permis de conduire japonais correspond à la 32e année de Heisei qui n'arrivera jamais ! En revanche, je me souviens très bien de la fin de l'ère Shôwa, car je suis arrivée en France une semaine avant le décès de l'empereur Hirohito. Elle a duré 64 ans et s'est achevée en janvier 1989. Je me rappelle, dans ma chambre d'étudiante à Tours, avoir lu, sans émotion particulière, les journaux envoyés par ma mère. Je n'imaginais pas que le changement de l'ère marquerait autant la fin d'une époque. Shôwa couvre la période de la Seconde Guerre mondiale jusqu'au miracle économique qui s'est ensuite transformé en une "bulle" économique. Ce fut une période chaotique, mais porteuse d'espoir. Elle symbolise toute mon enfance et mon adolescence socialement et culturellement très riche. Ma génération est aujourd'hui catégorisée comme *Shôwa umare*, littéralement *"née sous l'ère Shôwa"*, sous-entendu *"T'es vieille"*. Très vite ce sera le tour des *Heisei umare* d'appartenir au passé. Déjà, le terme *Heisei* nourrit une certaine nostalgie à l'égard de cette ère dont on voit la flamme s'éteindre. Vivons pleinement ces derniers mois historiques depuis la France…avec les derniers gilets jaunes de Heisei !



KOGA RITSUKO

ESSAI Regard sur la pauvreté dans l'Archipel

Au moment où le public français s'émeut de la question de la pauvreté au Japon (voir *Zoom Japon* n°73, septembre 2017) en regardant l'excellente Palme d'or 2018, *Une Affaire de famille (Manbiki kazoku)*, signée KORE-EDA Hirokazu, les Editions Picquier ont la bonne idée de publier l'essai de YUASA Makoto intitulé *Contre la pauvreté au Japon*. Paru il y a une décennie, cet ouvrage montre avec force comment la paupérisation gagne du terrain dans la troisième puissance économique de la planète après avoir été une société parmi les plus égalitaires. Instructif.



Contre la pauvreté au Japon, de YUASA Makoto, trad. par Rémi Buquet, Editions Picquier, 20,50 €.

SIX SOIRÉES DE DÉGUSTATION DE SAKÉ

Vol. 2

Dans le cadre de Japonismes 2018, ces six soirées de **dégustation** en novembre 2018 et **en janvier - février 2019** vont vous permettre d'apprécier en toute décontraction des **sakés de différentes régions** du Japon, en présence de **sommeliers français** connaissant bien le saké. A chacune de ces soirées, un **bar parisien** habituellement fréquenté par des amateurs de vin vous proposera plusieurs **sakés produits dans une préfecture** ainsi que des **amuse-bouches originaux**.



	Préfecture	Date	Lieu / Bar
4ème soirée	Ishikawa	Jeudi 24 janvier 18h-19h45	Le Rouge et le Verre à Turin 28 rue de Turin 75008 Paris
5ème soirée	Shimane	Lundi 11 février 18h-20h	Virtus 29 rue de Cotte 75012 Paris
6ème soirée	Nara	Lundi 18 février 18h-20h	Cave « Soif d'ailleurs » 38 rue Pastourelle 75003 Paris

Tarif 15 €

Réservez votre place dès maintenant ! : Maison de la culture du Japon à Paris
Tél 01 44 37 95 95 - https://www.mcjp.fr/ - https://mcj.shop.secutix.com/list/events/

- Organisation : Fondation du Japon / Maison de la culture du Japon à Paris
- Coordination : Yumiko Aihara
- En partenariat avec Kura Master













L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.

HISTOIRE L'adieu à l'empereur Akihito

Avant que Naruhito prenne sa succession, le souverain japonais a fait ses dernières apparitions publiques.

Une foule compacte s'entasse devant les portes du palais impérial en ce matin du 23 décembre, pour la traditionnelle cérémonie d'anniversaire de l'empereur Akihito. Mais cette année, l'affluence est sans égale. *"C'est la première et dernière fois que je peux lui rendre hommage"*, explique NIREI Setsuko. Cette vieille dame a fait plusieurs heures de train seule pour venir remercier personnellement Akihito. *"Sa Majesté l'empereur a toujours fait preuve de bienveillance à notre égard"*, dit-elle. Cent-vingt-cinquième descendant de la supposée plus ancienne dynastie du monde – dont l'ancêtre et fondateur mythique du Japon serait l'empereur Jimmu qui régna en 660 av J.C – Akihito agé de 85 ans a annoncé qu'il abdiquerait en 2019 en raison de son âge et de sa santé fragile après une opération du cœur. Une décision qui a mis en émoi le Kunaichô, l'agence gouvernementale chargée des affaires familiales et administratives de la Maison impériale. L'Archipel n'avait pas connu une abdication depuis l'empereur Kokaku en 1817. *"C'est la dernière fois que je vois sa Majesté l'empereur et j'en suis bien sûr attristé"*, confie MOCHITSUGI Masahiro, un prêtre shintoïste qui attend aussi depuis deux heures pour pouvoir assister à la première apparition matinale de l'empereur. Selon la croyance shintoïste, la lignée impériale descendrait directement de la déesse du soleil Amaterasu, qui a inspiré le nom et le drapeau nippon. *"Pour moi, et je n'ai pas peur de le dire, c'est un dieu vivant"*, affirme-t-il.

A 9 heures, la place de Nijûbashi, entrée principale du palais, s'est transformée en une véritable marée humaine, dont le flux est orchestré par un service d'ordre spectaculaire. Employés de bureau, PDG, yakuzas, aristocrates, vieillards, enfants, tout le Japon s'est rassemblé. *"Je ne pensais pas venir à cause de la foule, mais finalement je me suis dit que je devais voir une fois l'empereur Heisei. Il est le symbole de mon époque"*, lance un vieil homme en grelottant. Enfin, les portes du palais s'ouvrent. La foule trébuche derrière une rangée de prêtres shintoïstes devancée par une délégation de l'Agence impériale portant des étendards célébrant les 30 années de règne d'Akihito. Au loin, on entend le son nostalgique d'une flûte *shakuhachi*. L'heure est solennelle. 50 000 personnes avaient été prévues pour le "dernier anniversaire d'Akihito en tant qu'empereur". Il y en a finalement plus de 80 000. *"Serrez les rangs, avancez !"* crient les haut-parleurs. A pas de tortue, la foule traverse les jardins colorés des derniers érables flamboyants. Puis reforme une masse compacte au pied du balcon impérial, protégé par un épais vitrage. *"La première apparition de l'empereur aura lieu à 10h40, suivie de trois autres"*, explique le prêtre shinto qui vient célébrer l'anniversaire de l'empereur pour la troisième fois de sa vie. Engourdie par le froid, la foule attend silencieusement.

Brusquement, on entend comme un battement de milliers d'ailes qui recouvre la foule tandis qu'une nuée de drapeaux aux couleurs du disque solaire claquent au vent : Akihito est au balcon. Il agite la main, le sourire bienveillant, encadré à sa droite par le prince héritier Naruhito et son épouse Masako, et à gauche par son inséparable épouse l'impératrice Michiko, leur fils cadet et sa famille. Les drapeaux se baissent et la foule fait à nouveau silence. Le souverain s'exprime très lentement, prenant le temps de regarder son peuple en le remerciant d'être venu si nombreux lui souhaiter bon anniversaire. Il exprime ensuite sa profonde tristesse pour toutes les victimes des désastres qui ont touché cette année le Japon. Tous les yeux sont rivés vers lui et son épouse qui pendant trente ans ont fait des visites incessantes dans les centres de refuges et les hôpitaux. *"Quelle gentillesse !"* murmure SUMINO Yukiko en essuyant ses larmes. Venue d'Osaka, elle se souvient de la venue du couple impérial lors du grand tremblement de terre de Kôbe en 1995. *"C'était la première fois qu'on voyait un couple impérial s'agenouiller pour parler à la même hauteur que les malades"*, raconte-t-elle. Akihito termine. *"Je prie pour que cette nouvelle année nous apporte à tous la santé et le bonheur"*. Il est immédiatement salué en retour par les *"Banzaï, banzaï !"* de la foule émue. Dans un sondage de 2016, 90 % des Japonais trouvaient les activités d'Akihito trop importantes, preuve de l'immense respect dont jouit le monarque. Bien plus populaire que l'actuel Premier ministre ABE Shinzô, il n'a pourtant officiellement aucun rôle politique. *"C'est le symbole de la nation et de son unité"*, rappelle TANABE Keiko en se dirigeant vers la sortie. Cette trentenaire est venue pour la dixième fois saluer Akihito. *"Sa Majesté l'empereur a toujours su réconforter les gens dans la souffrance, c'est un homme de bien"*, dit-elle les yeux humides.

Les apparitions publiques d'Akihito et de son épouse sont comparées à juste titre à celle du Pape tant elles drainent de la dévotion. Et rappellent que le statut divin de la lignée impériale a perduré pendant près de 2 000 ans avant de prendre fin brutalement en 1945. *"Quand l'empereur Hirohito a dit à la radio que 'le Japon devait supporter l'insupportable', tout le pays était à genoux en train de pleurer"*, se rappelle TOYOSAKI Reiko, alors âgée de 7 ans. *"Ce n'était pas tant à cause de la défaite que d'entendre pour la première fois la voix de l'empereur."* Sur le pont de Nijûbashi, devant le palais, on aperçoit un petit cortège de drapeaux impérialistes brandis par des groupuscules d'extrême-droite. A ce même endroit, il y a 73 ans, des centaines de gens étaient venus se suicider au lendemain de la défaite. Très controversé pour

son règne pendant les pires années impérialistes du Japon, l'empereur Shôwa, nom posthume de Hirohito, n'en est pas moins resté extrêmement populaire dans le Japon d'après-guerre. *"Il a visité tout le pays malgré le manque d'infrastructures pour apporter son soutien au peuple affamé et traumatisé"*, se souvient TOYOSAKI Reiko présente au palais en 1989 pour la mort de Hirohito et la fin de l'ère Shôwa marquée par les guerres mais aussi la reconstruction du Japon. Alors que le gouvernement d'ABE Shinzô se déclare en faveur d'une révision de l'article 9 de la Constitution pacifiste, qui renonce au droit de belligérance, Akihito a manifesté à plusieurs reprises ses *"profonds remords pour la guerre"*, n'hésitant pas à visiter avec son épouse tous les champs de bataille, des Philippines à Saipan en passant par Okinawa.

Lors de la conférence de presse donnée en marge de son 85e anniversaire, le souverain a clairement exprimé sa volonté de transmettre l'histoire des souffrances endurées par le peuple japonais pendant la guerre. *"Même sans pouvoir politique, il a toujours montré son engagement pour la paix à travers ses actes : il a toujours refusé de prier au sanctuaire Yasukuni"*, explique AKASHI Mototsugu, un des biographes et proches de l'empereur. Bâti en 1869, le sanctuaire du "pays apaisé" rend hommage aux Japonais ayant donné leur vie au nom de l'empereur et recueille les cendres de plus de deux millions de soldats dont une centaine de criminels de guerre, ajoutés en secret de Hirohito après la Seconde Guerre mondiale. Une controverse toujours brûlante alors que le pèlerinage fréquent au sanctuaire par les membres du gouvernement ABE attise la colère de la Chine et des deux Corées. *"La préservation de la paix est certes un enjeu de taille pour le futur empereur"*, estime M. AKASHI, *"le prince héritier a étudié deux ans à Oxford. Il a été éduqué directement par son père, ce qui est une première dans l'Histoire. Même s'il n'a pas connu la guerre, il saura garder les mêmes valeurs"*, estime-t-il. Cependant, il avoue la difficulté de faire des pronostics. Connue pour son conservatisme, la toute puissante Agence impériale contrôle tous les faits et gestes de la famille depuis 70 ans. Une tradition qui empêcherait une réforme du système impérial comme par exemple l'accès des femmes au trône.


Plus de 80 000 personnes sont venues célébrer le 85e anniversaire de leur monarque.

Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon

"Malgré le soutien de la famille impériale, la princesse Masako a été harcelée à la naissance de son unique enfant, une fille", rappelle-t-il. Le mariage célébré en 1993 entre le prince héritier et Masako, roturière et brillante diplomate polyglotte, avait pourtant provoqué dans tout le pays un immense enthousiasme. Elle incarnait la femme moderne japonaise et l'entrée de la monarchie dans le XXIe siècle. Mais au lieu de cela, la princesse, succombant à des années de vexations, est tombée peu à peu en dépression. A présent, la succession de Naruhito au trône du Chrysanthème prévue le 1er mai 2019 sonnera certainement l'ère d'un changement pour le couple. *"L'ère Heisei va prendre fin et nous espérons que la volonté du futur empereur de donner au trône une image moderne et internationale sera exaucée"*, ajoute M. AKASHI.

Il est midi et les derniers pèlerins sortent du palais impérial sous un faible rayon de soleil. A voir le sourire des gens, on peut penser que l'empereur restera encore pour longtemps un symbole de bonté et d'humanité pour les Japonais.

"Ce qui est extraordinaire, c'est son aura !" s'exclame NISHI Yoshizumi. Cet entrepreneur sexagénaire vêtu d'un élégant complet argenté se rappelle avec admiration comment Akihito, alors jeune prince, avait célébré son mariage d'amour avec Michiko, une roturière, en paradant dans Tôkyô en calèche tirée par de magnifiques chevaux. Quant à savoir ce que sera la vie d'Akihito après son abdication, personne ne le sait. *"Sa Majesté va sûrement pouvoir se reposer un peu !"* dit-il en ajoutant d'un ton pragmatique que l'abdication coïncidera avec les jours fériés de la *Golden week* [série de jours fériés consécutifs]. *"En tout cas, il nous offre des vacances extraordinairement longues ! Vive l'empereur !"*

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

RENCONTRE Le potager de M. Yamashita

Installé dans la banlieue ouest de Paris, YAMASHITA Asafumi a développé une véritable philosophie du jardinier.

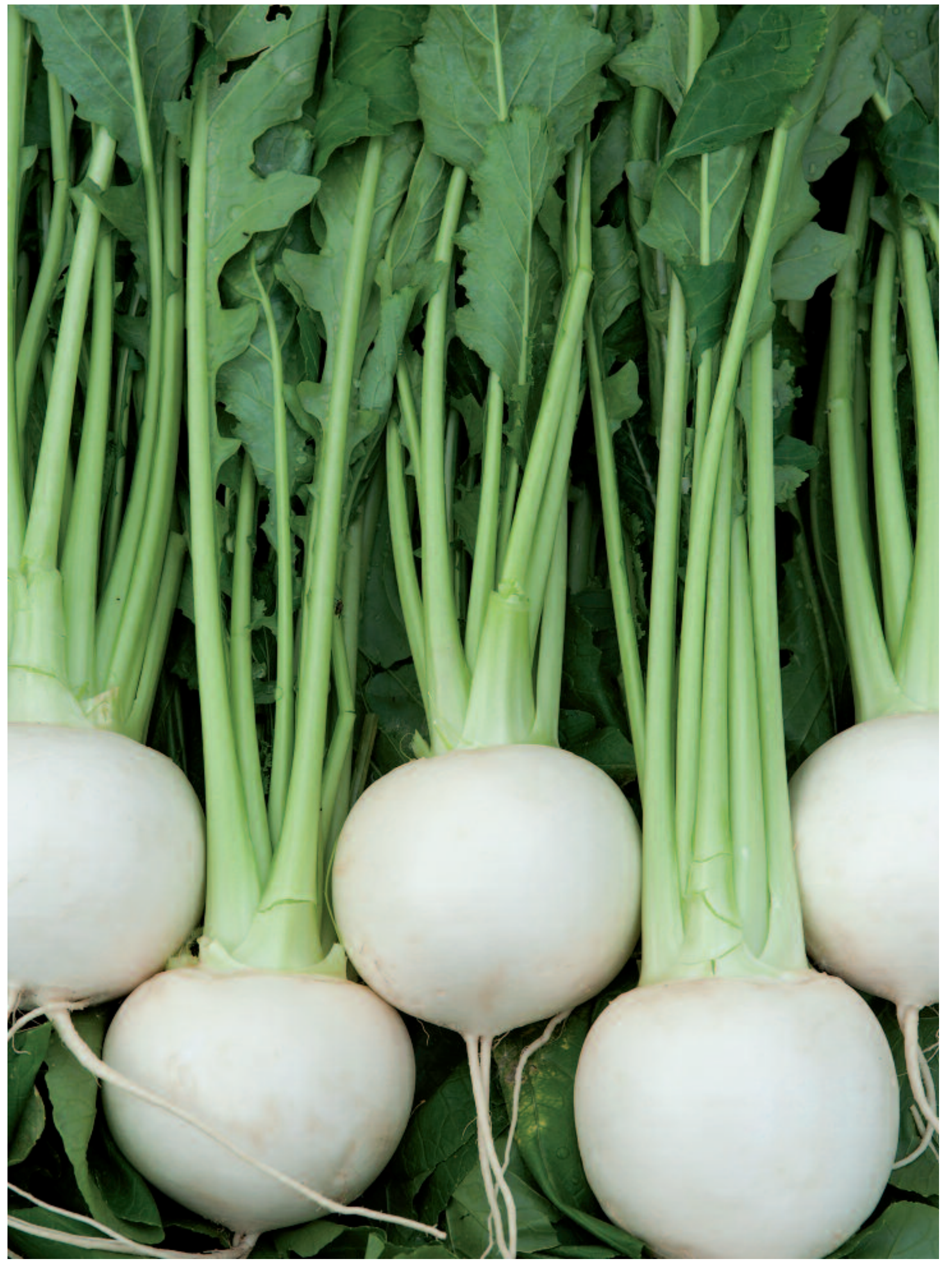
Par une matinée automnale, nous sommes allés à la rencontre de YAMASHITA Asafumi, souvent qualifié de maraîcher trois étoiles, de créateur de légumes pour chefs étoilés. Mais au-delà de ces étiquettes dorées, c'est un autodidacte passionné et passionnant. Un homme qui parle des légumes comme il parle des hommes. Un philosophe du potager.

Après un court trajet en voiture depuis la gare de Villennes-sur-Seine, nous arrivons à Chapet, charmante petite bourgade des Yvelines. Il faut descendre une petite rue longeant quelques rares maisons pour arriver à la ferme Yamashita. Un petit panneau en bois lavé par les pluies nous indique que nous ne nous sommes pas trompés. Nous cheminons vers la maison, les herbes ont bien repoussé après les fortes chaleurs estivales. Le maître du potager et son épouse maîtresse des cuisines (il est possible de venir déjeuner et goûter aux légumes d'Asafumi qu'elle cuisine pour quelques chanceux clients) nous accueillent sur le pas de la porte. Nous nous installons dans le grand salon, enlevons nos chaussures pour installer nos pieds bien au chaud sous le *kotatsu* (table basse chauffante), seule touche japonaise dans ce grand salon occidental.

Autour d'un thé vert japonais, il évoque ses premiers pas en France. C'était en 1976. Venu étudier les arts à Paris, il ne connaissait de la langue française que "Je t'aime", "rendez-vous", "ensemble". Il avoue, rieur, que cela ne l'aidait pas beaucoup pour demander où sont les toilettes ! Il a appris le français à la Sor-

RÉFÉRENCE

Nô Dô, l'homme qui écoute les légumes,
de YAMASHITA Asafumi. Photographies d'Alexandre Petzold. Trad. par Anne Regaud-Wildenstein, Actes Sud Nature, 32 €.



Alexandre Petzold pour Zoom Japon

Une terre française pour des légumes venus parfois du Japon comme ces navets kabu.

bonne, a étudié quelques années, puis est retourné au Japon. C'est en 1989 qu'il s'installe à Chapet, petit village de la banlieue ouest de Paris. Cela répond à ses besoins : l'école japonaise où ses filles pourront étudier, mais aussi de la surface pour faire pousser ses bonsaïs (puis ses légumes suite à un vol de ses chers arbres miniatures), et un voisinage tranquille. Les échanges avec les voisins sont rares, et cela lui convient bien. Les amitiés se nouent au fil des rencontres, des affinités : des artistes, des chefs cuisiniers ... des passionnés avec lesquels il partage son amour du bon, du beau, du travail bien fait. Une histoire d'amour avec la France qui n'était pas un coup de foudre, mais plutôt une succession de rencontres, un apprivoisement mutuel. Tranquillement, doucement, en observant, en écoutant. Lorsqu'on évoque son potager et qu'on lui demande comment s'est passée la saison estivale, les yeux d'Asafumi brillent alors d'une joie enfantine. Il raconte la chaleur, les légumes qui étaient en avance, les *kabocha* (potirons) récoltés dès le mois d'août. *"J'ai tout vendu en août-septembre"*, dit-il. Il a beaucoup réfléchi à l'arrosage, il a cherché, essayé, taluté, sculpté, creusé des sillons. Nous sortons par l'arrière de la maison pour aller voir cela de plus près. Deux chiens et quelques poules nous regardent passer. Puis nous pénétrons dans le royaume des choux sur lesquels perle la rosée matinale. Ils sont grands, vigoureux, tout va bien pour eux. Nous nous dirigeons donc vers les serres de semis. Certains semis sont chauffés dans une structure de sa fabrication. Les plants minuscules sont couvés comme des bébés. Il explique qu'il arrose parfois ses semis en espaçant l'arrosage dans le temps : une première série de semis est arrosée, une autre quinze jours après, et une troisième encore quinze jours plus tard. En 2018, il a pratiqué une irrigation gravitaire sur une planche d'épinards où l'eau s'écoule dans trois rigoles.

Dans son potager, il y a toujours un peu de Japon : Ses graines en proviennent, et certaines techniques de culture également. Ainsi il nous montre et nous explique qu'il a fait venir du Japon des tubes plats pour un arrosage très fin, qui part sur les côtés en se jetant en ellipse au-dessus des feuilles pour ne pas les mouiller ... *"car les feuilles n'ont pas besoin d'être mouillées, elles n'aiment pas ça"*. Expérimenter, tâtonner, chercher, se renouveler, cet autodidacte garde intacte sa mentalité de créateur. *"Il faut vider tout le temps, changer, innover, sinon ça pourrit à l'intérieur !"*



Alexandre Petzold pour Zoom Japon

C'est à Chapet, dans les Yvelines, que YAMASHITA *Asafumi a choisi de cultiver son jardin.*

Pour ses légumes aussi, il est toujours en quête, en mouvement. Ses graines sont japonaises, sa terre française, et sur une surface constante, il aime planter des nouveautés. Quand il cultive une nouvelle espèce, il en abandonne une autre. Ainsi cette année, il a fait pousser des *kabocha* allongés et une espèce de petits melons. Normalement ils sont petits comme des balles de tennis, mais *"je ne sais pas pourquoi, chez moi ils sont plus gros"*. Il nous montre également de minuscules tomates. *"Au Japon, on les appelle micro-tomates. Elles ont poussé là toutes seules cette année. Je les avais cultivées il y a longtemps, il devait rester quelques graines dans le sol"*. Elles sont très jolies, leur esthétique devrait plaire aux chefs. Elles ont aussi bon goût, surtout en fin de saison.

C'est un artiste qui se lance dans la description des goûts de ses légumes. Il parle avec délice des goûts qui ne sont jamais les mêmes. Le goût de marron du *kabocha*, qu'on ne retrouve pas dans notre potimarron français, les goûts changeants du navet *kabu*, son légume emblématique, parfois kaki, parfois pomme et même poire. Ce navet mal aimé pour son goût souvent dérangeant et son amertume, retrouve avec lui toute sa place dans les assiettes des restaurants. Ses arômes, sa fraîcheur en font un légume délicieux dont il suffit d'enlever la peau pour goûter à sa chair savoureuse, à tel point que chacun se demande si c'est un légume ou un fruit ! Et si on lui demande s'il sait pourquoi les goûts du navet sont si changeants, il se renfrogne et nous dit qu'il ne faut pas chercher à tout expliquer, que le dieu qui veille sur son potager est *"lunatique"* !

Nous goûtons les tomates qui sont encore bien présentes en ce début octobre. Pour nous surprendre, il nous fait goûter une tomate qui a bénéficié du soleil direct et une du soleil indirect. Quelle surprise



Alexandre Petzold pour Zoom Japon

Yamashita Asafumi réfléchit beaucoup à la transmission de son savoir-faire.

de pouvoir sentir des goûts si différents !
Pas de secret, pas de magie ? Non, juste s'adapter à la terre (la sienne est argileuse et ne se laisse pas apprivoiser facilement). Il avoue d'ailleurs, devant sa serre de patates douces encore bien au chaud dans la terre, qu'il va devoir jouer à l'archéologue avec son pinceau pour extraire les patates douces de la terre argileuse qui leur colle à la peau ! Quand va-t-il les déterrer ? C'est le légume qui décide. Idem pour l'arrosage. Observer permet de savoir quand il faut récolter, quand il faut arroser.

Lorsqu'on écoute parler Asafumi, on sent une sérénité, une harmonie qui se dégage, comme les *Wa, Kei, Sei* et *Jaku* de la voie du thé édictée par Sen no Rikyû. *Wa* pour l'harmonie avec les autres et la nature, les interactions positives qu'il a avec le monde qui l'entoure. *Kei* pour le respect qu'il a envers les personnes, leurs paroles, leur façon d'appréhender le monde. Il écoute, échange, reçoit et donne, dans une position d'égal à égal, voire d'humilité. *Sei* pour la pureté, une notion qui lui est chère : pureté du corps, mais aussi de l'esprit, du cœur, de l'âme (*kokoro*), qu'il faut "vider" régulièrement pour ne pas que ça pourrisse, comme il aime à le dire, un regard neuf, curieux, sans jugement mais toujours dans l'émerveillement. Et enfin *Jaku* pour la tranquillité qui se dégage de sa personne, une sérénité d'esprit pour une grande réceptivité. Une philosophie qu'il a lui-même nommée *Nô Dô*, la voie du potager dans un livre éponyme.

La transmission est un sujet intéressant et auquel il a longuement réfléchi. Au Japon, elle se fait souvent de parent à enfant. Mais il avoue en riant que les enfants ne veulent généralement pas faire ce que font les parents, qu'ils partent dans des voies différentes ... Peut-être que cela sautera une génération ? Ceci étant, la volonté de transmettre est très présente chez lui.

Elle a pris la forme de son livre, *Nô Dô*, un récit bilingue richement illustré de photographies de son potager, dans lequel il explique qu'il faut remercier la terre pour ce qu'elle offre, laisser partir ses légumes comme on laisse partir ses enfants, arroser gentiment, associer les plantes pour qu'elles poussent ensemble, oser créer l'espace, enlever si besoin, plutôt que de toujours ajouter.

Elle se fait également à travers les séances qu'il organise dans les écoles. Pas de technique, mais plutôt une manière de penser. Il parle de la même façon aux professionnels qu'aux enfants. Il leur dit d'observer, de sentir, de comprendre les besoins des plantes. Elles savent très bien *"communiquer"* ! Vous ne verrez donc pas de vidéo sur YouTube pour apprendre à faire pousser des navets *kabu* "à la Yamashita", mais vous pourrez vous imprégner de sa philosophie en marchant avec lui, pas après pas, rangée après rangée, dans son potager enchanteur, protégé par un *kami* (dieu)...

Alice Monard

SEFA

Japan Expo 10 ans Sud

ジャパンエキスポ・シュード

10 ans

VENEZ FÊTER LES 10 ANS DU FESTIVAL !

22 ▸ 24 FÉVRIER 2019

MARSEILLE CHANOT

CONCERTS

CONCOURS COSPLAY

ATELIERS

PROJECTIONS

LIVE DRAWINGS

SPECTACLES

L'ACTUALITÉ ET LES TICKETS SONT SUR
www.japan-expo-sud.com
#japanexposud

MANGA • ANIME • TRADITIONS • MUSIQUE • COSPLAY
JEUX VIDÉO • WEB CULTURE • ARTS MARTIAUX • MODE

LES TICKETS SONT EN PRÉVENTE SUR JAPAN-EXPO-SUD.COM ET DANS LES RÉSEAUX HABITUELS

TARIFS PRÉVENTE ▸ **Vendredi : 12€ • Samedi : 17€ • Dimanche : 15€ • Pass 3 jours : 36€ • Billet Zen : 65€**

FRANCEBILLET : Fnac - Carrefour - Géant - Magasins U - Intermarché - www.fnac.com - www.carrefourspectacles.com - www.francebillet.com - 0 892 684 694 *(0,40€/min)*
TICKETMASTER : Ticketmaster.fr - Auchan, Cora, Cultura, E.Leclerc - 0 892 390 100 *(0,45€/min)*

LES TICKETS SONT ÉGALEMENT EN VENTE À L'ENTRÉE DU FESTIVAL !

TARIFS SUR PLACE ▸ **Vendredi : 14€ • Samedi : 19€ • Dimanche : 17€** *Pass 3 jours et Billet Zen disponibles uniquement en prévente*
HORAIRES ▸ **Tous les jours : 10h - 18h • Entrée à 9h pour les détenteurs de tickets achetés en prévente**
ACCÈS ▸ **MARSEILLE CHANOT - 13008 Marseille • Arrêt Sainte-Marguerite Dromel**

GRATUIT POUR LES - 8 ANS












TENDANCE Le retour du vinaigre rouge

Communément utilisé par le passé, cet ingrédient avait fini par disparaître après la guerre. Il fait désormais un retour en force.

On ne présente plus le sushi, devenu la référence culinaire japonaise à l'étranger. Le sushi connaît de nombreuses relectures et variantes, et ce, dans plusieurs pays, mais si la forme et les ingrédients se diversifient, la préparation du riz demeure sans doute identique partout. Or, peu savent que la préparation du riz, l'étape la plus importante, a drastiquement changé il y a soixante-dix ans de cela.

Dans l'histoire du sushi, le style *Edomae* (le style d'Edo, de Tôkyô) constituait la base du sushi que l'on connaît actuellement. Le riz était alors assaisonné au "vinaigre rouge" *(akasu)*, préparé à partir du marc de saké. Ce vinaigre est caractérisé par un parfum présent et un goût rond, obtenus grâce à une longue fermentation (de trois à cinq ans). Or, la production de ce vinaigre a brutalement diminué avec la Seconde Guerre mondiale, comme de nombreux autres produits traditionnels. Après le conflit, les cuisiniers ayant appris le sushi de style Edo dans la capitale se sont installés dans diverses régions de l'Archipel. Or, à l'époque, il était difficile de se procurer du riz blanc de bonne qualité et ce riz coloré par le vinaigre n'était guère apprécié. Les gens pensaient qu'il s'agissait de riz vieux ou importé de l'étranger. Voilà pourquoi on a commencé à utiliser du vinaigre blanc, préparé à base de riz. Aujourd'hui, lorsqu'on regarde un livre de préparation de sushi, il est indiqué dans la recette de diluer du sucre et du sel dans du vinaigre, de porter à ébullition et de verser le mélange sur le riz cuit. L'ajout de sucre est devenu nécessaire pour apporter ce goût rond caractéristique.

Le vinaigre rouge, longtemps oublié, commence à faire son retour. La marque Mizkan, maison qui existe depuis plus de deux cents ans, et, selon les documents, la première à produire du vinaigre au marc de saké, a récemment relancé ce vinaigre historique, en respectant la recette de l'époque. *"Le vinaigre rouge possède un* umami *plus prononcé, et s'accorde avec du thon par exemple, un goût qui a de la présence. Mais il n'est pas idéal pour tout non plus. Les hommes ont tendance à rechercher, de plus en plus, l'*umami, *risquant ainsi de créer des sushis qui "fatiguent" plus vite le palais",* estime M. TAKATORI de l'Institut de vérification du goût.

Bien évidemment, ce vinaigre ne s'associe pas aux sushis de l'ouest du Japon, dont les poissons sont souvent cuits et pressés. Il n'a d'ailleurs jamais été utilisé, même traditionnellement, pour ce genre de sushi. Toujours est-il qu'on a pu redécouvrir un autre potentiel, une autre façon d'apprécier le sushi, qui est celle d'il y a deux cents ans.

Désormais, dans l'univers du sushi, on peut presque dire que le vinaigre rouge est à la mode. Vous pouvez trouver le riz préparé avec ce vinaigre dans les bons restaurants de sushi à Tôkyô comme à Paris, et même chez *L'Abysse,* le nouveau comptoir à sushis au Pavillon Ledoyen. Le riz y est préparé à base de vinaigre rouge, à la demande du chef Yannick Alléno lui-même, qui l'avait découvert lors de son séjour au Japon. Il le marie à la vanille et au homard, à la crevette avec son extraction de tomate... Ce n'est pas qu'un simple retour des choses. Le vinaigre rouge est en passe de connaître une nouvelle vie.

SEKIGUCHI RYÔKO



DR

La société Mizkan commercialise depuis peu un vinaigre rouge produit selon les méthodes anciennes.

LA RECETTE DE HARUYO

TORI NO AMAZU TERIYAKI
(Poulet à la sauce aigre-douce)



PRÉPARATION

1 - Mélanger tous les ingrédients pour la sauce.
2 - Avec la pointe d'une fourchette, piquer les morceaux de poulet.



3 - Fariner le poulet.
4 - Verser l'huile dans la poêle et faire chauffer.
5 - Cuire le poulet, côté peau en premier.
6 - Retourner, couvrir puis laisser cuire pendant environ 5 minutes à feu moyen.
7 - Une fois cuit, retirer l'huile.
8 - Incorporer la sauce puis laisser réduire.
8 - Découper et servir aussitôt.

Astuce : Vous pouvez modifier le goût en variant la quantité de sucre et de sauce de soja. Pour avoir un goût plus sucré, ajoutez le sucre. Si vous aimez un goût plus salé, augmentez la quantité de sauce soja. On peut utiliser du porc à la place du poulet.

INGRÉDIENTS (pour 2 personnes)

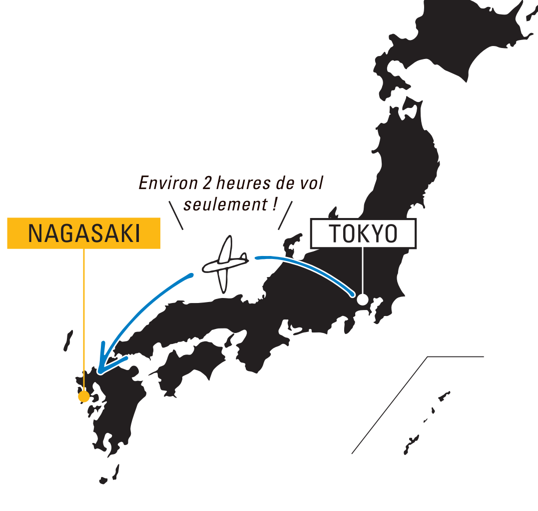
600 g de cuisse de poulet (sans os)
30 g de farine

Pour la sauce :
10 g de sucre
30 ml de sake
30 ml de *mirin*
45 ml de sauce de soja
60 ml de vinaigre de cidre

Huile



NAGASAKI × TOKYO



L'autre face singulière du Japon
Échappée de Tokyo à l'insolite Nagasaki

Au-delà de l'image d'un pays se résumant trop souvent à son développement économique et à sa technologie, le Japon demeure avant tout une terre de culture. Les visites successives au Musée national d'Art occidental de Tokyo, et à l'église d'Oura de Nagasaki, vous feront découvrir au travers de deux joyaux de l'architecture occidentales, un style moderne et minéral pour le premier, et des lignes plus classiques avec une ossature de briques et de bois pour le second. Laissez-vous séduire par cette opposition de style fréquente dans tout l'archipel !

La cosmopolite Nagasaki

Au fond d'une baie étroite au relief accidenté, Nagasaki constitua dès le 16e s. un port naturel idéal pour abriter les navires portugais, hollandais et chinois. Du 17e s. au 19e s., période de fermeture du Japon au monde extérieur, elle demeura la seule place accessible aux occidentaux. Parmi eux, François Xavier et ses disciples missionnaires débarquèrent, et réussirent à convertir de nombreux habitants au christianisme. De ce passé baigné d'influences occidentales et orientales, la cité garde un charme propre et cosmopolite.

TOKYO


Musée national de l'Art occidental


Sanctuaire Meiji-jingu


Musée national de l'Art occidental


Rue commerçante Ameyoko

1er jour (Tokyo). Au sein du jardin impérial proche de l'immense parc Yoyogi, partez à la découverte de l'architecture traditionnelle japonaise avec la visite de l'un des plus importants sites sacrés shintoïstes du pays, le sanctuaire Meiji-jingu. Par son style épuré, assemblage de poutres et charpentes aérées recouvert de tuiles de cuivre, le bâtiment se révèle aux visiteurs comme un hommage à la nature environnante. On y vénère l'empereur Meiji et son épouse l'impératrice Shoken. Engagez-vous ensuite dans les allées du parc Ueno situé à l'Est de la capitale, à la recherche du premier exemple d'architecture moderne occidentale à Tokyo, le Musée national de l'Art occidental. La construction de cette audacieuse structure en béton, dessinée par l'architecte Le Corbusier, symbolisa en 1959 la reprise des relations diplomatiques entre la France et le Japon après la seconde guerre mondiale. Y sont essentiellement exposées des œuvres issues de la période impressionniste, avec des Monet, Van Gogh, Gauguin, mais aussi des pièces de Rodin, ainsi que de rares toiles de peintres illustres comme Cranach ou Titien. En repartant, cheminez le long de l'effervescente rue commerçante de Ameyoko et de ses rues adjacentes pour prendre le pouls du quartier.



Eglise de Oura



Kujukushima

NAGASAKI



Hashima (Gunkanjima)

2ème jour (Tokyo-Nagasaki). Vol d'environ 2h vers le sud, de Tokyo Haneda à l'aéroport de Nagasaki situé sur l'île de Kyushu. Embarquez dès votre arrivée sur un ferry à destination de la surprenante île de Hashima, située à une vingtaine de kilomètres au sud ouest du port de Nagasaki. Autrefois prospère durant l'exploitation d'une mine de charbon, cette île abandonnée revêt la forme d'un immense navire de guerre de type cuirassé, localement surnommé Gunkanjima. Aujourd'hui inhabitée, elle est seulement réservée aux touristes. **3ème jour** (Nagasaki). Retour au port et au centre historique de Nagasaki, entourés d'un paysage bucolique de monts parsemés de petites maisons. Au sud de ce dernier, s'élève la colline du jardin Glover du nom de l'industriel écossais Thomas Glover. C'est en cet endroit, où se réunissait au 19e s. les étrangers dans de confortables maisons coloniales, que vous pourrez admirer la séduisante église catholique d'Oura. Ce bâtiment de style gothique, édifié en 1865 en bois et en brique, a été entièrement réalisé par une équipe de charpentiers japonais encadré par des prêtres français. Classé trésor national au Japon, il possède cinq nefs aux plafonds voûtés, un clocher octogonal, et de magnifiques vitraux importés de France. En 2016, le Vatican l'éleva au titre de Basilique. Départ ensuite vers la ville de Hirado pour une visite guidée au musée d'Histoire de Matsuura. Dédié à la famille des seigneurs Matsuura, il dispose d'une superbe collection d'objets traditionnels, tels que des ustensiles de la cérémonie du thé, des armures de samouraï et des peintures. **4ème jour** (Nagasaki-Tokyo). Excursion au nord-ouest de la préfecture vers l'archipel Kujukushima qui réunit plus de 208 îlots en partie boisés au sein du Parc Naturel de Saikai. Vous pourrez y admirer ces bouts de terre immergée de toute beauté, entourés d'eaux cristallines. Le soir venu, de la terrasse de l'Observatoire au sommet du mont Ishidake, vous profiterez de la vue panoramique incroyable, reprise dans « Le Dernier Samouraï » par le réalisateur Edward Zwick pour illustrer la beauté des paysage du Japon. En fin de journée, trajet retour en avion de l'aéroport de Nagasaki vers Tokyo Haneda ! (environ 2h)



Musée historique de Matsuura

Odaira Namihei pour Zoom Japon



Au cœur de la ville, plusieurs kiosques ont été décorés par des artistes de rue inspirés par l'art japonais.

Week-end nippon à… Amsterdam

La cité batave constitue une destination idéale pour les amateurs de culture japonaise.

Après *Japonismes*, l'incroyable saison culturelle japonaise dont la France a pu bénéficier depuis le mois de juillet dernier et avant que Londres et le Royaume-Uni connaissent à leur tour une débauche de manifestations dont la plus grande exposition de manga jamais organisée en dehors du Japon au British Museum à compter du 23 mai, pourquoi ne pas se rendre à Amsterdam, aux Pays-Bas, pour une immersion nippone le temps d'un week-end. On peut bien sûr y aller seulement pour se promener le long des canaux et y apprécier la richesse architecturale de cette cité aux charmes multiples. Mais il ne faut pas oublier que cette opulence dont nos yeux profitent encore est liée en partie aux rapports particuliers que la Hollande a entretenus avec le Japon depuis le XVIe siècle. Faut-il rappeler que les marchands hollandais étaient les seuls Occidentaux autorisés à commercer avec l'Archipel pendant les deux siècles de fermeture décrétés par le shogunat ? Implantés à Hirado puis sur l'île de Dejima dans la baie de Nagasaki, ils ont permis non seulement aux Européens de découvrir la culture nippone, mais aussi aux Japonais de ne pas être totalement isolés et ainsi d'être en mesure de résister aux ambitions conquérantes des puissances occidentales à partir du milieu du XIXe siècle.
Pour saisir l'importance jouée par la Compagnie des Indes orientales (Vereenigde Oostindische Compagnie, VOC) fondée en 1602, un an avant que le shôgun TOKUGAWA Ieyasu décrète de fermer son pays à la présence étrangère, il suffit de se rendre à l'Oost-Indisch Huis (Oude Hoogstraat 24), son siège, construit en 1606. Aujourd'hui propriété de l'Université d'Amsterdam, le bâtiment ne se visite pas, mais on peut en admirer la grandeur et se souvenir qu'il a abrité les activités de la première multinationale et société par actions de la planète. La VOC n'a pas régné sur le commerce mondial seulement grâce à son comptoir japonais, mais elle était la seule à bénéficier d'un accès au Japon. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il reste encore des traces de cette relation forte qui a duré 250 ans avant que les autres Occidentaux s'imposent. Les Japonais, sans le savoir, utilisent au quotidien de nombreux mots néerlandais. De *bîru (bier,* 1724), la bière, à *garasu (glas,* 1763), le verre, en passant par *kôhî (koffie,* 1797), le café, le vocabulaire nippon s'est enrichi au fil du temps grâce aux Hollandais tandis que, dans le même temps, les Européens ont pu s'imprégner de l'artisanat et de l'art japonais rapportés sur le vieux continent par les navires de la VOC.
Faut-il y chercher les racines de l'intérêt que les Européens manifestent aujourd'hui pour la culture venue du pays du Soleil-levant ? La question est

ardue à trancher, mais il est un fait qu'Amsterdam reste un lieu important pour rester en contact avec le Japon. A la différence du passé, les Japonais sont désormais installés en nombre aux Pays-Bas. La fiscalité avantageuse des autorités néerlandaises a incité plusieurs entreprises nippones à y implanter leur siège européen. On recense aujourd'hui 8 000 Japonais résidents en Hollande, dont la moitié à Amstelveen, à quelques kilomètres d'Amsterdam. Le lien reste donc fort et explique pourquoi certains Japonais privilégient les Pays-Bas pour renforcer les échanges culturels avec l'Europe. C'est le cas notamment de YOSHIDA Ryûtarô, président de Time & Style spécialisé dans la promotion de l'artisanat et l'art de vivre nippon. Disposant de plusieurs boutiques à Tôkyô et d'une usine à Hokkaidô, il souhaitait ouvrir une antenne sur le vieux continent. *"Amsterdam s'est imposé comme une évidence"*, confie-t-il. *"Les gens sont ici très sensibles au sens de la beauté que nous défendons. Le fait que les maisons soient ouvertes vers l'extérieur avec leurs grandes fenêtres constitue un autre point important car cela permet de mettre en valeur les objets que les gens apprécient"*. Il a donc pris possession, en 2017, d'un ancien poste de police (Marnixstraat 148, du mardi au samedi 11h-19h, dimanche 11h-18h, www.timeandstyle.nl) et propose sur trois étages une sélection de produits variés (meubles, vaisselles, objets décoratifs) mais uniques à travers lesquels il met en valeur un savoir-faire ancestral. *"Nous voulons le préserver et nous utilisons les techniques acquises par nos ancêtres pour créer des objets qui vont trouver une nouvelle place dans la vie moderne"*, ajoute-t-il. C'est la raison pour laquelle il invite régulièrement des artisans à venir exposer leur travail mais aussi à expliquer à un public curieux et nombreux lors des vernissages le processus de création. Céramistes, ébénistes et autres maîtres verriers peuvent ainsi élargir leur audience et trouver des acquéreurs pour leurs objets. Difficile de résister d'autant que les prix sont loin d'être prohibitifs. D'autres créateurs japonais choisissent aussi Amsterdam pour se lancer sur le vieux continent. Chaque année, début février, le Lloyd Hotel accueille le salon Mono Japan (du 1er au 3 février, de 10h à 18h, Oostelijke Handelskade 34, https://monojapan.nl) dans une ambiance particulière puisque les artistes y logent et déballent tous les matins leurs produits. Inutile de dire que cela vaut le déplacement avec la garantie de trouver quelque chose qui enrichira votre intérieur. De nombreux workshops y sont organisés. Pour en savoir plus et acheter votre billet d'entrée, reportez-vous au site Internet de Mono Japan.

L'intérêt des Néerlandais pour le Japon ne se limite pas aux seuls objets artisanaux. La culture populaire n'est pas en reste, comme en témoigne l'imposante exposition Cool Japan qui se déroule jusqu'au 1er

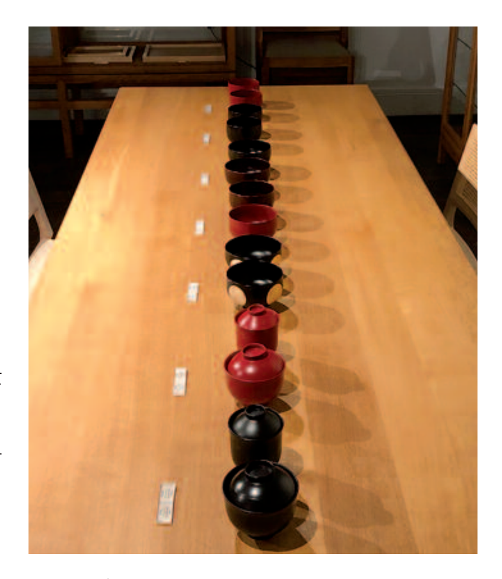


Odaira Namihei pour Zoom Japon

Colorful Rebellion - Seventh nightmare, de Sebastian Masuda est une des œuvres phares de Cool Japan.

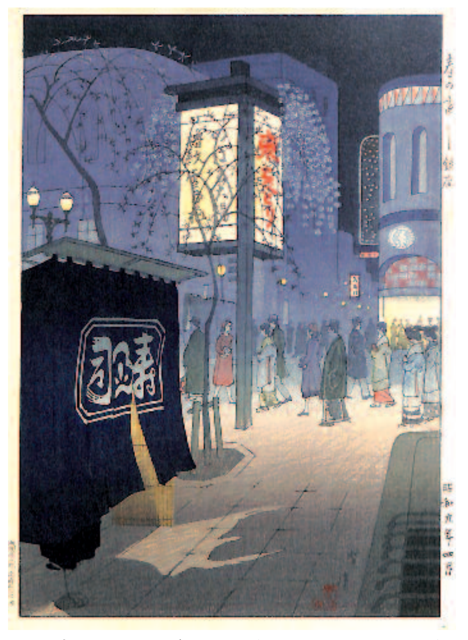

Cool Japan - Uki Uki © Matsuura Hiroyuki

Uki Uki, acrylique sur toile et feuille d'or, Matsuura Hiroyuki (1964-), 2012. Prêt de l'artiste et de la Tokyo Gallery + BTA.


Odaira Namihei pour Zoom Japon

Implanté dans un ancien poste de police, Time & Style expose de magnifiques objets du quotidien.

septembre prochain au Tropenmuseum (Linnaeusstraat 2, du mardi au dimanche 10h-17h, www.tropenmuseum.nl). Le musée ethnographique amstellodamois ne se contente pas d'exposer des œuvres issues de l'univers pop comme c'est souvent le cas dans la plupart des événements consacrés à cet aspect de la culture japonaise. Le commissaire de l'exposition Daan Kok a voulu que celle-ci serve à mieux comprendre pourquoi le manga, l'animation et plus largement l'imaginaire japonais ont réussi à conquérir le monde. Pour éviter d'avoir à rendre des comptes ou de se sentir obligés de produire tels ou tels artistes ou œuvres, il n'a fait appel à aucun financement officiel. Cela peut sembler être un détail, mais on le ressent à mesure que l'on progresse dans l'exposition, pour peu que l'on s'attarde à lire les cartels qui accompagnent les objets exposés, lesquels vont d'un original de TEZUKA Osamu au robot Pepper, en passant par des chaussures Hello Kitty! ou une armure ancienne. Seul regret, l'absence d'un catalogue qui *"aurait demandé des années de travail"*, assure Daan Kok. Informative, ludique et abordable, cette exposition est incontournable comme doit l'être également "Nihon no hanga" (Keizersgracht 586, www.nihon-no-hanga.nl), cette collection privée d'estampes japonaises modernes qui illustre bien le rôle précurseur d'Amsterdam dans la manière d'aborder la culture japonaise. Au lieu de se concentrer sur ce qui est déjà largement connu, on regarde aussi vers des secteurs qui le sont moins. Ouvert les week-ends de mai et de novembre, ce musée est aussi accessible sur rendez-vous. Aussi convient-il de préparer à l'avance son déplacement. Faute de pouvoir y accéder, vous pouvez vous reporter à *Vagues de renouveau,* magnifique catalogue du "Nihon no hanga" publié par la Fondation Custodia (49 €). Le Rijksmuseum (Museumstraat 1, de 9h à 17h, www.rijksmuseum.nl) ou le musée Van Gogh (Museumplein 6, à partir de 9h, www.vangoghmuseum.nl) proposent des collections plus classiques sur le Japon qui n'ont rien de renversant si ce ne sont les deux magnifiques gardiens de temple en bois du XIVe siècle au musée national.


Odaira Namihei pour Zoom Japon

Nuit de printemps à Ginza (Haru no yoru Ginza) de Shirô Saku, avril 1934. A découvrir au musée Nihon no hanga.

Côté restauration, les tables japonaises sont nombreuses à Amsterdam. Akitsu (Rozengracht 228-230, du mardi au dimanche 18h-22h), situé à proximité de Time & Style, est une excellente adresse avec des plats variés à des prix raisonnables. Pour une cuisine moins élaborée, Fufu Ramen (2A, Elandsgracht, du mardi au dimanche 12h-15h et 17h-21h) comblera les amateurs de râmen à moins que vous ne résistiez pas à une portion de frites dans un de ces kiosques décorés avec des élégantes japonaises. Amsterdam n'attend plus que vous !

ODAIRA NAMIHEI

INFORMATIONS PRATIQUES

POUR S'Y RENDRE, le train est la solution la plus rapide puisque Amsterdam n'est qu'à 3h15 de Paris avec le Thalys. Billets à partir de 35 €. L'autocar est moins onéreux avec des trajets à partir de 15 € avec, par exemple, Flixbus.

cours

IMOTO SEITAI FRANCE «LE VENTRE : Berceau de notre équilibre»
Dimanche 10 février 2019 au Forum 104 - Paris 6ème. Journée séminaire pratique et théorique ouverte à toutes et à tous, avec la venue spéciale de Monsieur GEORGES TORRENT, Directeur IMOTO SEITAÏ Europe. Venez découvrir le «Seitaï» et ses exercices d'ajustement postural «Taïsôs». Retrouvez toutes les informations et les cours proposés à l'année sur www.imoto-seitai.fr
Contact : 06 33 48 86 30
info@imoto-seitai.fr

● **Cours de calligraphie japonaise et sumi-é** possibilité d'avoir un grade par "Japan calligraphie"
www.takeimakiko.com

● **Pour les enfants** pendant les vacances scolaires :
• Atelier manga
• Cours de japonais
• Stage de cuisine japonaise
Informations et réservations:
www.espacejapon.com

divers

●**Dictionnaire électronique** SHARP PW-SH4-W, neuf, jamais utilisé, emballage d'origine. Valeur 220€, vendu 150€. 0493868793, jmll@unice.fr

●**Vous vous sentez fatigué** même après une bonne nuit de sommeil? 【Soft Seitai spécial fatigue chronique】 【Offre spécial pour les lecteurs du Zoom Japon】 58€ au lieu de 70€ pour la 1ère séance de 80min. Pour plus d'informations : 07 69 96 87 18
Kanda Seitai Paris 14ème

emplois

● **DOSANKO Larmen,** chaine de restaurant internationale de cuisine japonaise traditionnelle (ramen), recherche du personnel de cuisine pour son établissement parisien (2ème arrondissement). Missions et responsabilités. En tant que cuisinier / cuisinière, vous serez amené(e) principalement à effectuer les tâches suivantes :
•Respecter la recette
•Respecter la démarche de cuisiner
•Réaliser la soupe de nouilles
•Désinfecter les légumes
•Découper des légumes et de la viande
•Préparer des sauces (Respecter la recette)
•Respecter les règles en matière d'HACCP
•Débarrasser des cartons de livraison
•Nettoyer la cuisine en fin de service (Respecter des protocoles de nettoyages) Expérience, formation et compétences souhaitées. Nous sommes à la recherche de compétences requises
•Aimer acceuillir, renseigner, servir et être au contact des clients
•Souriant, dynamique, bonne présentation
•Sens de l'organisation et du détail
•Aimer le travail en équipe
•S'intéresser à la cuisine japonaise ou à la culture japonaise
Rémunération en fonction des compétences et de l'expérience, postes évolutifs.
Type d'emploi : CDI
Type d'emploi : Temps plein, Temps partiel
Expérience:
•cuisine: 1 an (souhaité)
•débutant accepté
Contact :
tetsuya.sato@dosanko.fr

Ambassade du Japon en France
Recrutement d'un employé local en CDI
1.Poste : Travail de secrétariat classique et assistance à diverses tâches (recherche documentaire et analyse concernant les politiques nationales françaises, etc.)
2.Qualifications requises : Français (langue maternelle), Japonais (équivalent JLPT N1). Maîtrise de WORD, EXCEL.
3.Type de contrat : CDI à compter du 1er avril 2019
4.Lieu de travail : Ambassade du Japon en France
7, avenue Hoche 75 008 Paris
5.Modalité de sélection : Examen écrit (thème et version) et entretien oral
6.Date limite de dépôt des candidatures : 15 février 2019
7.Dossier de candidature : CV avec photo, Lettre de motivation, Photocopie de carte identité/carte de séjour en France ※vacances-travail non accepté, Extrait de casier judiciaire (bulletin de No.3) ※possibilité de déposer ultérieurement, Attestation de diverses qualifications et d'emploi
8.Adresse de dépôt de dossier : Ambassade du Japon en France - Service Economie - 7, avenue Hoche - 75 008 Paris
* Aucune réponse ne sera donnée par téléphone
* Les CV envoyés ne seront pas rendus

ZOOM JAPON Publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133 - Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2108-4483
Imprimé en France
PEFC
Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info
Ont participé à ce numéro :
Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Ritsuko Koga, Eric Rechsteiner, Jean Derome, Gianni Simone, Benjamin Parks, Alissa Descotes-Toyosaki, Ryôko Sekiguchi, Alice Monard, Alexandre Petzold, Maeda Haruyo
Yoshiyuki Takachi, Kashio Gaku, Shoko Etori, Takako Taniguchi, Miho Masuko, Chiho Ichikawa, Mathilde Barbotin, Marie Varéon (maquette)

Club ZOOM
Cadeau du mois



Ce mois-ci, le Club ZOOM vous propose de gagner le **DVD** : ***Histoire d'une prostituée*** de Suzuki Seijun (Elephant Films).
Pour participer au tirage au sort, voir les conditions sur notre site web :
http://zoomjapon.info/abonnement/
Tous les nouveaux abonnés peuvent participer. Jusqu'au 28 février 2019.

Série documentaire

10 years with Hayao Miyazaki

4×49 min.

Un accès exclusif depuis 2007 au légendaire studio du maître japonais de l'animation a permis à la NHK de documenter son processus créatif sur une période de 10 ans.

Au-delà du succès international des films du Studio Ghibli, cette série explore sans concession la réalité des coulisses de l'animation. On y découvre la passion de l'artisan, les face-à-face avec son fils, et un esprit de pionnier inébranlable.

1er épisode : dimanche 24 février 0h10 / 6h10 / 11h10 / 18h10

Les épisodes suivants seront diffusés chaque mois à partir de mars.

NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :



canal 473



canal 244



canal 358



canal 548



canal 264

En direct sur le web et l'appli gratuite :
nhk.jp/world

